

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE

		Page
JULIEN BENDA.....	Un grand progrès moral.....	343
MAHMOUD TAYMOUR.....	L'Orphéline.....	347
	Naguia, fille du Fiki.....	356
JEAN SYTE.....	Palette.....	361
MAURICE GIRAULT.....	Esprit de géométrie et esprit de finesse en mathématiques.....	367
JEANNE ARCACHE.....	Pour le voisin seulement.....	383
ABD EL NABI EL NAHAS... ..	Les Merveilles de la Citadelle.....	385
J. ERNEST-CHARLES.....	Defense et illustration de la langue française.....	392
PIERRE EMMANUEL.....	Le Paris des Parisiens.....	396

LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

A. PAPADOPOULO.....	Une Nuit sur le Bosphore.....	400
---------------------	-------------------------------	-----

LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

FRANCIS JEANSON.....	Simone de Beauvoir et l'éternel feminin.....	403
A. PAPADOPOULO.....	In Memoriam : Paul Desjardin.....	408
	Les petits Romantiques Français ...	414
JEAN-LOUIS BRUCH.....	La Critique du mobilisme contem- porain.....	418

LES ARTS — LA MUSIQUE

BERNARD CHAMPIGNEULLE.....	Henri Rousseau et les peintres pri- mitifs.....	423
----------------------------	--	-----

rdc

ÉGYPTE : 15 PIASTRES

La Revue du Caire

LA PLUS IMPORTANTE REVUE

DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT



*Au service des Échanges Culturels entre l'Orient
et l'Occident*



NOTRE PROGRAMME :

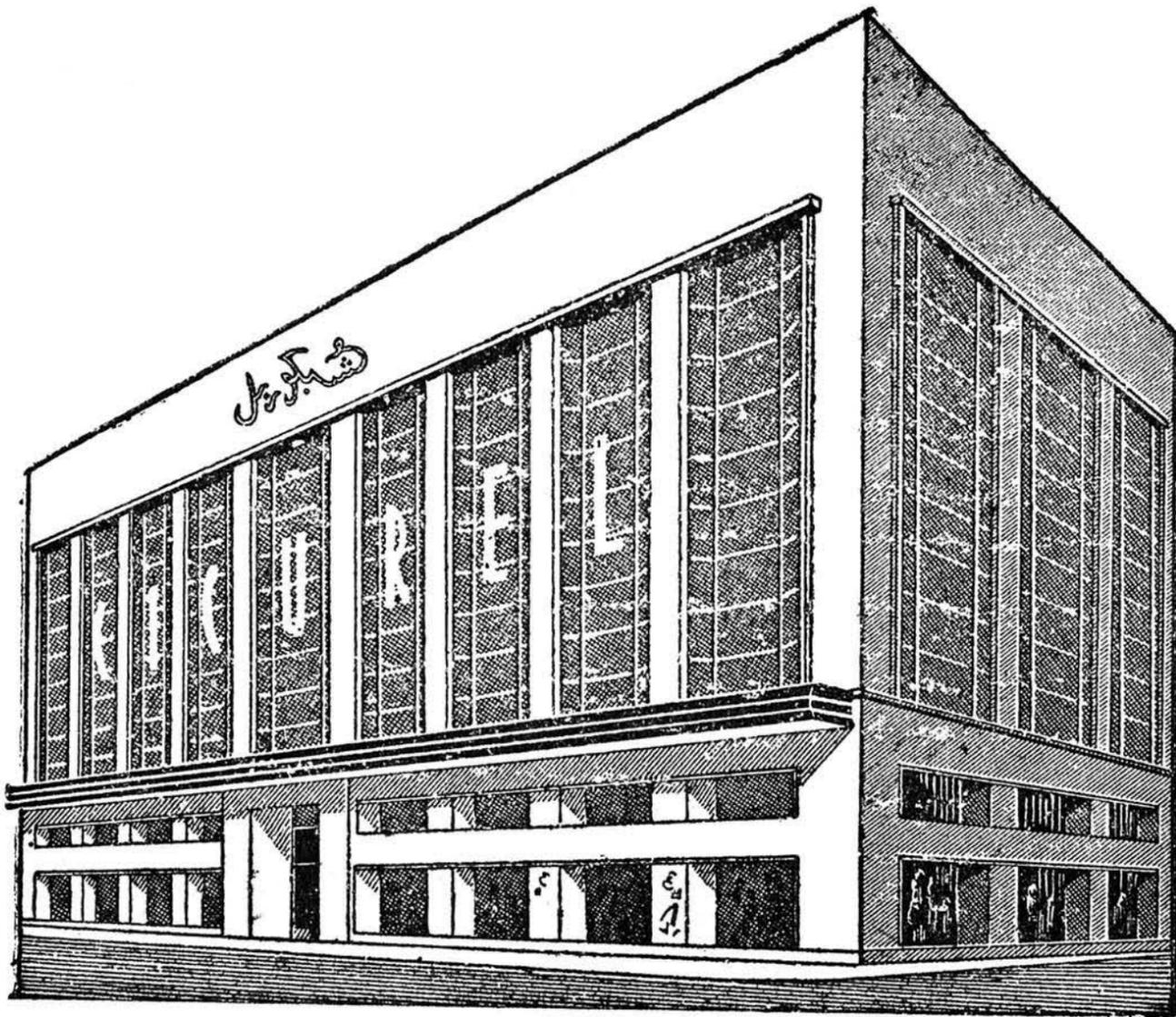
* FAIRE CONNAITRE AU PUBLIC INTERNATIONAL LES PRINCIPALES OEUVRES CONTEMPORAINES OU CLASSIQUES DE LANGUE ARABE.

* *Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.*

* PUBLIER TOUTES LES CONTRIBUTIONS IMPORTANTES A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION ORIENTALES, QU'ELLES SOIENT DUES A DES SPÉCIALISTES D'EUROPE OU D'ÉGYPTE ET D'ORIENT.

* *Permettre aux écrivains d'Égypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.*

* TENIR LES MILIEUX CULTIVÉS D'ÉGYPTE ET D'ORIENT AU COURANT DES TENDANCES INTELLECTUELLES ET DES PRINCIPALES RÉALISATIONS ARTISTIQUES D'OCCIDENT.



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

L'ANGLO-BELGIAN Co. of EGYPT Ltd.

SE CHARGERA DE LA MISE EN VALEUR
ET DE LA
REALISATION DE VOS PROPRIETÉS
URBAINES

26a, RUE CHÉRIF PACHA - LE CAIRE
TEL. 53553 - 58152

Il n'y a rien à louer à

L'IMMOBILIA

mais un jour vous
en aurez besoin.

Souvenez-vous en.

Compagnie des Messageries Maritimes

Services de Paquebots et Navires de Charge

Egypte — Proche-Orient — Grèce
— Turquie — Inde — Ceylan — Pakistan —
Indochine — Extrême-Orient — Madagascar
— La Réunion — Afrique Orientale et
du Sud—Australie—Océanie



Représentation en Egypte :

**SOCIÉTÉ MISR DE NAVIGATION MARITIME :
ALEXANDRIE - LE CAIRE**

Messrs. WORMS & Co. — Zone du Canal de Suez
R.C.A. 6186 — R.C.C. 14 — R.C. CANAL 329 — R.C.S. 564

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

LE CAIRE

PORT-SAID

R. C. 255

R. C. 360

R.C. Canal II



TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Ouverture de Crédits Documentaires



AGENCES EN FRANCE
EN GRANDE-BRETAGNE — EN BELGIQUE
AUX INDES ANGLAISES — EN AUSTRALIE
A MADAGASCAR — EN TUNISIE



Filiale à New-York

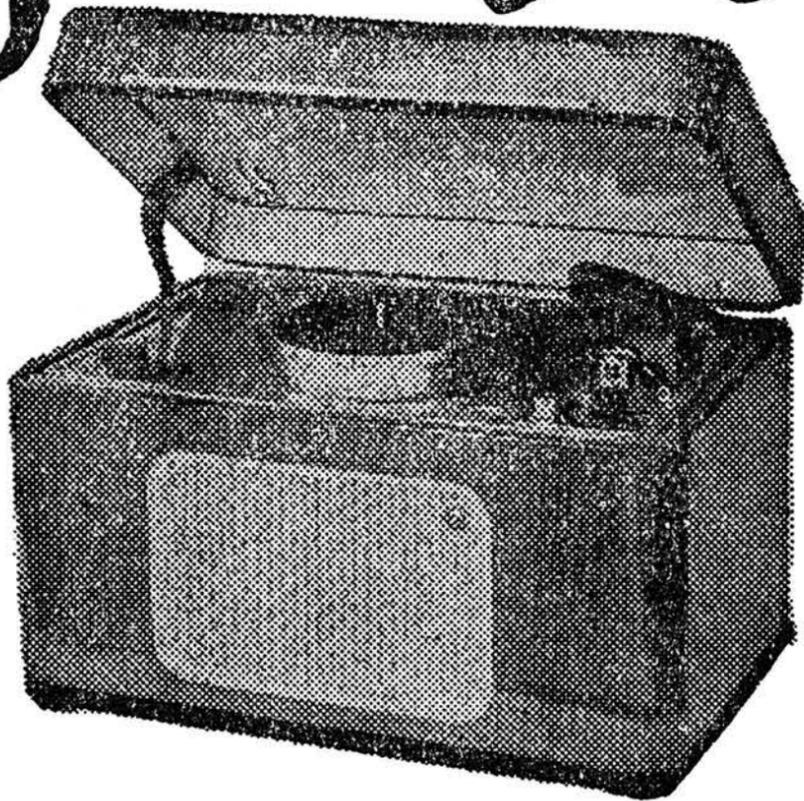
**THE FRENCH AMERICAN
BANKING CORPORATION**

31, Nassau Street

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE

Sonofil



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"

des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI

SOCIETE ANONYME



TEL 59816

40, Rue Falaki - Le Caire



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE



• Alexandrie : 3, rue Fouad 1er -- Tél. 21257

Direction régionale et Aéroport -- Midan Soliman Pacha Tél. 79914-15

Agences : Le Caire Imm. Shepheard's Tél. 45670

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
VOL. XXIV No. 128

AVRIL 1950

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

UN GRAND PROGRÈS MORAL

Il est de bon ton aujourd'hui de décréter que les hommes sont plus immoraux que jamais ; on se décerne ainsi un brevet de haute sévérité en fait de mœurs. Il est indéniable que maints de nos comportements viennent justifier ce verdict ; par exemple, notre sanctification de la violence — du "dynamisme" —, du mépris du droit d'autrui ; non pas que les anciens nous aient attendus pour pratiquer la chose — les Goths et les Lombards ne s'en privaient pas — mais parce qu'il était réservé à notre âge de la monter en vertu ou encore, la thèse des "droits de la passion", dont ne s'avisait pas le peintre de Phèdre et d'Hermione (1) ; celle des "droits du génie" qu'avaient négligé de formuler Corneille, voire Victor Hugo. Et pourtant, ne fût-ce que dans l'ordre social, que de progrès ! On n'imagine plus un ministre statuant comme Richelieu que le peuple est un mulet sur lequel doivent peser toutes les charges de l'État, ou comme cet autre, il y a à peine un siècle, qu'il faut le maintenir dans la misère, vu que le "bien-être n'est pas bon pour tout le monde" (Thiers). Je passe sur le progrès que constituent les assurances sociales, le repos hebdomadaire, les congés payés, la retraite des vieux. J'en

(1) Bérénice toutefois les brandit un instant :
Rome a ses droits, Seigneur ; n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?

voudrais signaler un que les sociologues sont unanimes à classer comme le critère de la moralité d'une société : la situation faite à la femme.

Pour ne parler que de la France, il y a encore cent ans l'impérialisme du mâle y était tel qu'elle ne pouvait même pas tester, alors qu'aujourd'hui on y a vu une femme présider l'Assemblée nationale et quand Mme. Madeleine Braun est montée au fauteuil présidentiel elle a été saluée par l'unanimité des partis. Il y a là un progrès moral dont on ne souligne pas assez l'importance quand on pense à la résistance acharnée qu'ont rencontrée il y a moins d'un siècle un Duruy et un Terry pour fonder les lycées de jeunes filles. Personne, fût-ce le pire réactionnaire, ne s'étonne plus de voir des femmes détenir les plus hauts postes de l'administration, du législatif, de l'enseignement. Cette révolution présente le signe des acquisitions définitives de l'humanité ; elle est tombée du conscient dans l'inconscient.

Le progrès n'est pas seulement dans les lois mais — qui mieux vaut — dans les mœurs. L'homme a cessé — sauf exception, bien entendu — de considérer la femme comme un gibier à traquer dès qu'elle n'a pas de répondant. Les gens de mon âge ont encore connu les temps où une femme ne pouvait s'asseoir seule à la terrasse d'un café, prendre un repas dans un restaurant, voyager seule, sans s'exposer aux entreprises du mâle qui la regardait, du fait de son indépendance, comme une "irrégulière". La femme, de son côté — toujours sauf exception —, a cessé de situer toute sa valeur dans son pouvoir de provocation sexuelle, de mettre tout son souci à l'aiguiser, à l'exploiter. On peut dire qu'il s'est établi aujourd'hui entre les sexes une sorte de camaraderie — elle se voit éminemment entre les étudiants et les étudiantes des Facultés — qui fait honneur à notre temps, encore

qu'elle ait souvent pour rançon la perte de la galanterie qui signifie une haute évolution. Quant à ce que cette familiarité des sexes inhibe leur mutuel attrait, comme l'annoncent quelques Jean-qui-pleure, j'avoue que cela me paraît peu à craindre.

Sans doute, pour ce qui regarde la liberté de la femme, exactement son indépendance à l'égard de l'homme —, la conscience de cette indépendance, je vois, tout récemment encore chez une brillante romancière, Mme. Simone de Beauvoir, de généreuses pensées, d'éloquentes affirmations, peu différentes, au fond, de celles que je lisais dans ma jeunesse chez Stuart Mill, quant à *ce qui doit être*, mais qui laissent intacte la question de savoir *ce qui est* et surtout *ce qui peut être*. Celle-ci semble réglée par la constitution physique de la femme, ce que notre romancière appelle très heureusement son "destin anatomique", lequel, comme le lui dit fort justement son commentateur, M. Armand Hoog, n'est pas de ceux qu'on peut transcender. Une fois de plus se vérifie le mot de l'auteur de la classification des sciences et de leur subordination l'une à l'autre : la biologie commande la sociologie. Il faut que les idéalistes se résignent !

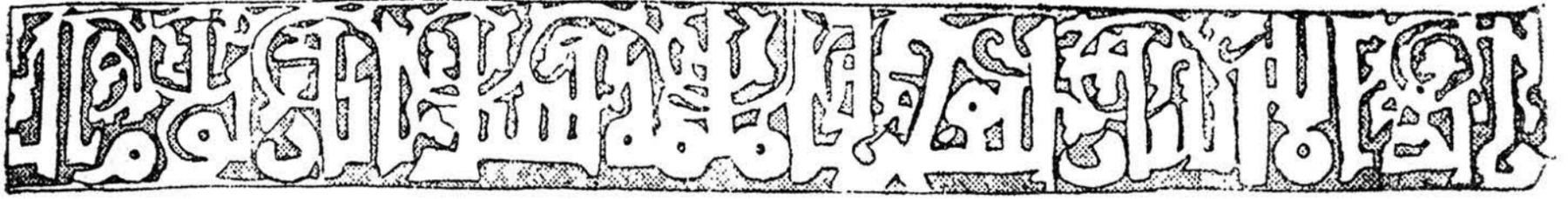
Ne nous cachons pas non plus qu'il est, quant au rôle de la femme dans le monde, une conception qui persiste, malgré les volontés libératrices de ces dernières années ; c'est celle qui fait d'elle la "conductrice des merveilles", l'"agent de communication avec l'univers occulte" (André Breton), l'éternelle Pythie. Il semble que cette fonction de table tournante, que nos dernières guitares du romantisme assignent à la femme et qui ravissait nos grand mères soit répudiée aujourd'hui, non sans irritation, par la plupart de leurs petites filles. Elles semblent avoir compris que ce n'est là qu'une application du conseil

qu'Amiel, il y a cent ans, donnait à l'homme pour sa conduite envers sa compagne : "L'honorer et la gouverner". Il y a là un fait nouveau, auquel le partisan de la libération de la femme — ici par elle-même — ne saurait qu'applaudir.

Dans le même sens un important progrès moral me semble l'habillement moderne des femmes. On sait la complainte de nos vieilles barbes des deux sexes : il supprime le mystère du corps féminin ! Reste à savoir si la religion de ce mystère n'est pas un relent de barbarie et si l'époque civilisée n'était pas celle où le cortège des jeunes gens et des jeunes filles qui posaient pour Phidias se rendaient presque nus de l'Acropole au belvédère des Propylées.

JULIEN BENDA





L'Orpheline

Le salon du coiffeur Osta Yacout se trouvait en face de ma maison, à Darb El Gamamiz où j'habitais encore, alors que j'étais étudiant à l'Ecole de Médecine. Je fréquentais ce salon deux ou trois fois par semaine au moins ; aussi Osta Yacout me considérait comme un de ses meilleurs clients. Je me montrais, d'ailleurs, envers lui, aussi généreux que possible. Mais il le méritait et ses qualités le faisaient aimer de tous. De caractère affable et doux, c'était un causeur qu'on ne se lassait pas d'écouter, et, à mes moments de loisir, ou plutôt lorsque je me sentais fatigué d'avoir trop étudié, je me rendais à son salon, pour me reposer et me distraire.

Il avait pour aide un garçon nommé Sallam, jeune homme de dix-sept ans, sans famille. Osta Yacout l'avait recueilli en bas âge et s'était intéressé à son éducation et à son apprentissage, dans l'espoir de lui laisser son salon après sa mort. Cependant, il se plaignait sans cesse de lui et désespérait de lui apprendre jamais le métier. Souvent, je recommandais au garçon d'obéir à son maître ; mais il accueillait mes conseils en haussant les épaules. En vérité, Sallam ne me plaisait guère : je n'aimais ni son ton impertinent, ni sa démarche arrogante. Il avait l'air de se croire le don Juan de tout le quartier. Souvent, en l'absence d'Osta Yacout, je l'apercevais, de la fenêtre de ma chambre s'appuyant nonchalamment à la porte de la boutique ; chaque fois qu'une jeune fille ou une dame passait,

il se redressait fièrement, clignait de l'œil et lançait des propos grossiers.

— Pourquoi ne chassez-vous pas ce mauvais garçon, demandai-je, un jour, à Osta Yacout ?

— Où ira-t-il si je le chasse ? Il est incapable de gagner sa vie... Qui sait ? Peut-être Allah le guidera-t-il dans le droit chemin !— Sa grâce est capable de tout.

Osta Yacout était marié et avait une fille unique, âgée de sept ans et nommée Sett El Koll. Il logeait, avec sa petite famille, à Sayeda Zeinab, loin de son travail. Souvent il amenait avec lui Sett El Koll, pour lui permettre de s'amuser dans la boutique à ses côtés, ou dans la rue sous sa surveillance, car il était très attaché à elle. À l'exemple de son père, la fillette était câline et souriante. Souvent, je la voyais assise près du seuil de la boutique, jasant avec une poupée en coton aux cils épais et aux bras disjointes. Discrètement, je m'approchais d'elle, pour entendre une partie de sa savoureuse conversation ; puis, je la saluais tendrement en disant :

— Comment vas-tu, mignonne ?

Elle se retournait vers moi, le sourire aux lèvres, et répondait vaguement à mon salut, puis recommençait à jaser avec sa poupée. Plusieurs fois, je lui achetai des friandises ou lui offris des joujoux. Aussi ne tardâmes-nous pas à devenir de véritables amis.

*
* *

Cette année-là, vers la fin mai, Osta Yacout devint d'une grande faiblesse et fut pris d'une toux maligne. Je m'offris pour l'examiner ; mais il s'y refusa.

— À quoi bon ? me dit-il en souriant... À la volonté d'Allah !

Une semaine entière, il ne put venir travailler. Quand il reparut dans sa boutique, il avait beaucoup maigri. Son visage congestionné, avait pris un teint bleu foncé. En lui serrant la main, je m'aperçus qu'il avait la fièvre.

Pour moi, il n'y eut plus, alors, l'ombre d'un doute : Osta Yacout était malade.

— Tu négliges ta santé, lui dis-je. Pourquoi as-tu quitté le lit prématurément ?

— Si je gardais longtemps le lit, qui donc nourrirait ma famille ? me répondit-il d'un ton que, pour la première fois, je sentis plein d'amertume... Sallam n'est même pas capable de couper les cheveux d'un petit enfant ! À la volonté d'Allah ! vous ai-je déjà dit.

Quelques jours après, il dut se remettre au lit. Avec un médecin de mes amis, je vins lui rendre visite, et je l'aidai, financièrement, dans la mesure de mes moyens. Conformément à mes conseils, il cessa de travailler régulièrement, et, dès qu'il eut repris des forces, il retrouva sa bonne humeur et sa bonne mine.

Quant à moi, dès l'ouverture des vacances universitaires, je partis pour Alexandrie, non sans avoir fait au coiffeur force recommandations.

* *

À mon retour au Caire, je me rendis au salon d'Osta Yacout et le trouvai fermé. Les voisins m'apprirent que mon ami le coiffeur gardait le lit depuis une semaine. Je résolus donc d'aller chez lui ; mais un déménagement m'en empêcha. Quelques jours après, comme je sortais de ma nouvelle demeure, je trouvais Sett El Koll près du marchand de sirop, non loin de ma porte. Elle était assise sur le trottoir et pleurait, sa poupée de coton à la main, comme d'habitude. Je m'approchai d'elle et l'appelai. Aussitôt, elle accourut vers moi et embrassa mes genoux

en sanglotant. Je la pris dans mes bras, pour la consoler, et lui demandai :

— Pourquoi pleures-tu, Sett El Koll ? Ton père est-il toujours malade ?

— Non... mais ma mère...

— Qu'a-t-elle ?

— Elle est morte.

L'enfant se remit à pleurer, à chaudes larmes. J'en fus si douloureusement surpris que, pendant quelques secondes, il me fut impossible de parler. Cependant, je feignis un air joyeux et, après lui avoir dit quelques mots de consolation, je lui fis visiter mon nouvel appartement et lui donnai quelques piastres.

— Va chez Ammi Atriss, le confiseur voisin, et remplis ta poche des fameux bonbons dont tu es friande. N'oublie pas surtout de venir me voir à la maison.

Un large sourire se dessina sur ses lèvres, tandis qu'elle regardait les pièces de monnaie. Ensuite, elle s'essuya le nez et les yeux avec la manche de sa robe et partit en sautillant.

De mon côté, je me rendis à la boutique d'Osta Yacout. Mon ami le coiffeur y aiguisait ses rasoirs et avait l'air fort absorbé. Dès qu'il se fut aperçu de mon entrée, il accourut, tout joyeux, pour me saluer.

— Soyez le bienvenu, Docteur. Votre absence a été bien longue.

Il me présenta une chaise, et, la voyant couverte de poussière, se mit à la nettoyer avec le bout de sa galabia.

— Prenez place, Docteur, prenez place... Je vous commande immédiatement une tasse de café.

— Ne te presse pas, Osta Yacout ; nous avons le temps.

Plus je le regardais, plus j'étais stupéfait du grand changement qu'il avait subi : sa taille s'était amincie et desséchée, et des rides profondes sillonnaient son visage blême. Quelle différence énorme entre le vieillard que j'avais aujourd'hui sous les yeux et cet Osta Yacout que j'avais laissé à mon départ !

Après un court silence, je lui dis :

— J'a rencontré Sett El Koll, il y a un instant ; elle pleurait...

Sa physionomie s'assombrit aussitôt et il m'interrompit :

— Elle vous a annoncé la nouvelle de sa mère, sans doute...

— Oui, et il m'est pénible, crois-le bien, qu'après cette longue absence, ma première visite soit une visite de condoléances... Qu'Allah allonge ta vie, Osta Yakout !

— Qu'Allah prolonge vos jours, Docteur ! me répondit-il froidement, en tournant du côté de la porte des yeux hagards.

Un long moment passa. Puis ses forces l'abandonnèrent, soudain, et il s'affaissa sur une chaise près de moi. Je voulus le consoler, mais il sècha vite ses larmes, leva le visage, comme s'il avait honte de pleurer devant moi, et s'efforça de sourire.

— Que s'est-il passé ? lui demandai-je.

— Elle n'est pas morte, Monsieur.

— Où est-elle alors ? Et pourquoi ta fille pleurerait-elle ?

— J'ai fait croire à ma fille que sa mère était morte dans l'espoir qu'elle l'oublierait.

— Mais elle... ta femme... où est-elle partie ?

— Partie ? Elle s'est entuie...

— Pourquoi ?

Parce que j'étais malade et qu'elle n'avait pas la patience de me soigner.

— Est-elle allée chez ses parents ?

— Non... Elle est partie avec Sallam, que vous m'aviez si souvent recommandé de chasser, et que j'avais gardé par pitié pour l'état dans lequel il se trouvait.

— De grâce, Osta Yacout, ménage-toi... essuie-toi les yeux.

— Ce n'est pas sur elle que je pleure mais sur le destin de ma fille... Aujourd'hui, elle est déjà orpheline de mère... demain, elle sera orpheline de père... et nous n'avons pas de parents pour s'occuper d'elle... Quel sera le sort de cette enfant ?... Car je suis un homme condamné, vous savez !

— Mais non, mais non ! Vous vivrez, Osta Yacout ! Vous vivrez heureux avec votre fille !

— N'essayez pas de me tranquilliser, Docteur ! reprit-il en hochant la tête. Mon état empire tous les jours... La nuit dernière, je me suis réveillé mourant de soit, et, pour ne point troubler le sommeil de ma fille, j'ai voulu me lever et aller boire. Mais à peine sorti du lit, j'ai éprouvé un épuisement extraordinaire ; la tête m'a tourné et je suis tombé évanoui... Je vous le répète, je suis un homme fini, Docteur, fini.

À ce moment, un mouvement se produisit à la porte. Soudain, Sett El Koll entra, toute joyeuse, un cornet de bonbons dans chaque main. Osta Yacout se tourna immédiatement, comme pour nettoyer un peigne ou une brosse. Quant à moi, je m'adressai à la fillette.

— Voudrais-tu me donner un de tes bonbons ?

— Tenez ! Prenez ce qui vous plaît, me répondit-elle avec un joli sourire, en me présentant ses deux cornets.

Je parlai quelques instants avec elle, pour détourner son attention de son père et donner à ce malheureux le temps d'essuyer ses larmes.

Lorsque Osta Yacout s'avança, la fillette lui cria, rouge de bonheur :

— Regarde !... le Docteur m'a donné des piastres pour acheter des bonbons... En veux-tu ?

*
* *

Deux semaines passèrent. Absorbé par mes études, je n'avais pas pu revoir Osta Yacout. Il me tardait d'avoir de ses nouvelles. Aussi dès que je redevins libre, je décidai d'aller lui rendre visite.

C'était un vendredi... Au moment où je me préparais à descendre, j'entendis des petits pas dans l'escalier. Un moment après, on frappa à la porte... Je me précipitai pour ouvrir et me trouvai en présence de ma petite amie Sett El Koll. Elle entra en silence, s'approcha du canapé et en froissa nerveusement la housse. Ses yeux hagards exprimaient une profonde inquiétude, et on aurait dit que la parole lui manquait.

— J'ai peur ... j'ai peur..., finit-elle par balbutier.

Puis, elle froissa de nouveau la housse du canapé.

— Voyons ! lui dis-je doucement, en lui caressant affectueusement la tête, qu'est-ce qui t'effraie, Sett El Koll ? Peut-on avoir peur en plein jour ?

— Venez avec moi à la maison, se contenta-t-elle de répondre, le regard suppliant et en me tirant par la main.

— Chez toi ? Pourquoi ? As-tu laissé ton père seul au magasin ?

— Non ! je l'ai laissé à la maison en train de dormir... Venez avec moi... J'ai trop peur !

Je ne crus pas pouvoir lui refuser mon aide, et nous partîmes, tous les deux. Chemin faisant, Sett El Koll me donna des détails sur ce qui venait de se passer.

La nuit dernière, me dit-elle, encore toute tremblante d'émotion, je me réveillai en sursaut, prise d'un étrange pressentiment. Terrifiée, je me levai et appelai mon père. Comme il ne répondit pas, je regagnai mon lit, plus effrayée encore. Il me fut impossible de me rendormir... La même frayeur me tourmentait... N'y pouvant plus tenir, je me levai de nouveau et courus me coucher auprès de mon père. Dès que je me sentis à ses côtés, ce fut fini : une grande et douce quiétude m'envahit, et je fermai de nouveau les yeux. Ce matin, quand je me suis réveillée, papa dormait encore. J'en ai été surprise et j'ai attendu un moment ; mais, voyant qu'il continuait à ne pas bouger, j'ai retrouvé toute ma frayeur de la veille et j'ai été prise du même pressentiment. Alors, je me suis enfuie bien vite pour aller chez vous...

Oh ! Docteur... J'ai peur... J'ai peur...

— Mais non ! mais non ! N'aie pas peur, Sett El Koll ! lui dis-je, en la caressant tendrement.

Nous arrivâmes à la maison et j'entrai dans la chambre du malade. Osta Yaçout était bien comme me l'avait décrit sa fille. Étendu sur son lit, la face livide, il avait l'air de dormir. Je m'approchai et l'examinai en toute hâte. Puis, revenant vers Sett El Koll, je la trouvai près de la porte, tenant le bout de sa robe qu'elle pliait et dépliait machinalement. Je sortis de ma poche une pièce d'argent et m'empressai de la lui remettre.

— Écoute, ma petite ! Va vite chez Ammi Atriss, achète ce qui te plaît, et attends-moi...

Levant la tête, elle me regarda, suppliante :

— Et mon père ? Ne se réveillera-t-il pas ? me demanda-t-elle en levant vers moi des yeux pleins de larmes.

— Il viendra avec moi, et nous te rejoindrons chez Ammi Atriss.

De joie, elle battit des mains, prit la pièce de monnaie et sortit en courant.



Une heure après, j'étais chez Ammi Atriss. La poche pleine de bonbons, Sett El Koll y gambadait avec les enfants du quartier. Je l'emmenai chez moi, et, après l'avoir prise sur mes genoux, je lui demandai avec toute la tendresse dont j'étais capable :

— M'aimes-tu, Sett El Koll ?

— Oh ! oui ! Beaucoup, beaucoup, Effendi.

— Alors, veux-tu rester avec moi jusqu'à ce que ton père soit revenu de voyage ?

— Est-il donc parti ? s'écria-t-elle, étonnée.

— Oui, immédiatement après ta sortie de la maison... Mais il reviendra et t'apportera de grands cornets de bonbons et toutes sortes de joujoux...

— Restera-t-il longtemps absent ?

— Deux ou trois jours, tout au plus... Alors, ... tu restes, n'est-ce pas ?... Embrasse-moi donc.

Sett El Koll se jeta dans mes bras, et je la gardai longtemps ainsi, en faisant les plus grands efforts pour retenir mes larmes.



Naguia Fille du Fiki (1)

1

Le Cheikh Ammar El Saadaoui était assis chez lui, au village d'El Chamarîkh. Il prenait son petit déjeuner en compagnie de son ami intime, le Cheikh Zakaria. Silencieux, la tête baissée, on le sentait affligé et inquiet, et son regard se perdait dans l'infini. De temps en temps, sa main s'avavançait et retirait du plat une bouchée qu'il avalait machinalement.

Juste à ce moment, la vieille servante Om Chablabia entra, se dirigea rapidement vers lui, contrairement à ses habitudes, se pencha et lui chuchota quelques mots à l'oreille. A peine les eut-il entendus qu'il frissonna et, les yeux rouges de colère, jeta sur elle un regard perçant.

— Ma fille Naguia revenue ! s'écria-t-il. Je n'ai au monde aucune fille de ce nom... Sors vite d'ici, femme ; autrement, je te briserai ma canne sur la tête...

Et, tirant sa canne, il la leva sur la femme, qui, tout effarée, sortit en trébuchant.

— Revenue ! reprit alors, dominant mal sa révolte, Cheikh El Saadaoui, en se retournant vers son ami, le Cheikh Zakaria... Elle est revenue maintenant, après avoir déshonoré mon nom. Dix ans, elle est restée loin de moi, sans me donner la moindre

(1) Lecteur du Coran.

nouvelle ! Et la voilà de retour, alors que je suis devenu la risée de tout le monde...

Les yeux de plus en plus rouges, il continua en se battant la poitrine :

— Quand je pense qu'une fille de seize ans a surpris ma bonne foi et, pendant toute une année, a vécu sous mon toit, sans éveiller mes soupçons !

Le Cheikh Zakaria essaya de le calmer ; puis, les deux amis recommencèrent à manger lentement. Mais rien ne pouvait distraire le Cheikh Ammar de ses sombres pensées. Aussi le Cheikh Zakaria préféra-t-il prendre congé de lui. Resté seul, El Saadaoui passa longuement en revue les dernières années qui avaient précédé le départ de sa fille.

Soudain, les larmes lui vinrent aux yeux. Tendant la main, il prit son Coran, l'ouvrit devant lui et essaya de lire. Ce fut en vain ; son regard s'égarait de nouveau.

2

Om Chalabia parut sur le seuil et, le voyant distrait, s'approcha lentement de son maître. Puis, elle s'assit auprès de lui, et, tranquillement, se mit à lui masser les pieds. Lorsqu'il sentit sa présence, il se leva soudain et, révolté :

— Gare à toi si tu me parles d'elle ! lui cria-t-il.

Se cramponnant à son caftan, la femme le supplia, en pleurant :

— Miséricorde, mon Maître... Miséricorde... Y a-t-il quelque chose de meilleur que la Miséricorde ?

— Je ne sais pas ce que c'est que la Miséricorde.

La figure du Cheikh s'empourpra encore. Mais Om Chalabia continua :

— Elle est chez moi et vous attend... Si la crainte ne l'en avait empêchée, elle serait venue se jeter à vos pieds pour vous demander pardon.

— Sors d'ici, femme... Sors vite, te dis-je.

— Elle désire vous voir avant de mourir... Elle rend le dernier soupir...

— Que le diable l'emporte !

— Elle est revenue à vous, repentante, pour mourir entre vos bras.

À ces mots, El Saadaoui bondit, furieux, et sortit sans savoir où ses pieds le conduisaient. L'air était si chaud qu'il semblait sortir d'une fournaise. Pendant qu'il cheminait, le Cheikh croyait entendre une voix inconnue qui lui disait avec insistance : "Naguia est revenue... Naguia est revenue..." Bientôt le rythme même de sa marche parut scander ces paroles ; puis, la phrase s'amplifia, et il lui sembla que les animaux qui passaient la répétaient en même temps que les arbres qui frissonnaient autour de lui.

Le Cheikh Ammar El Saadaoui marchait, marchait toujours, comme un égaré. Il faisait peine à voir, et effrayait en même temps. Un moment, on le vit prendre la direction du café du village. Il marchait d'un pas décidé, comme s'il avait un important rendez-vous qu'il craignait de manquer. Peu après, il découvrit qu'il était devant une maison qu'il connaissait parfaitement. Alors, ses pieds se clouèrent devant la porte.

— Où es-tu, Naguia ? Où es-tu ? s'écria-t-il, tout tremblant.

Puis, poussant la porte, il s'élança et vit devant lui une véritable squelette, étendu à terre.

— Me voilà, mon père.

— Naguia... ma fille... ma chérie... Naguia... ma fille... ma chérie ! dit, à son tour, le Cheikh Ammar d'une voix étouffée par les pleurs.

Et tous deux ne purent que verser de chaudes larmes...

La crise calmée, le père prit sa fille agonisante dans ses bras. Naguia sentit un grand calme pénétrer tout son être.

Ses douleurs s'apaisèrent, la vie ranima son corps, et elle s'accrocha à la poitrine de son père, comme si elle craignait de le perdre.

Pour permettre à leurs âmes de mieux se comprendre, ils se turent, l'un et l'autre, et fermèrent les yeux. Tout disparut alors autour d'eux. Le temps les ramena en arrière, effaçant, en quelques instants, les nombreuses années et la honte et la douleur qu'elles avaient apportées. Enfin, le père murmura tendrement :

— Nous irons ensemble au marché ; nous choisirons les friandises que tu aimes... Voici la gamousse : prends son licou, et conduis-la partout où tu voudras.

Naguia répondit d'une voix qui n'était plus qu'un souffle :

— Les friandises... la gamousse... le marché...

Puis, ses membres se détendirent et s'abandonnèrent à une douce somnolence. Comme s'il craignait de la réveiller, El Saadaoui prit une voix de songe et commença :

— Il était une fois — Loués soient Allah et son Prophète ! —, il était une fois un jeune homme nommé *Mohamed le Brave*, et une jeune fille nommée la *Princesse de la beauté et de la grâce*...

Peu de temps avant le coucher du soleil, un modeste cortège funèbre sortit de la maison d'Om Chalabia et se dirigea vers le cimetière, par le chemin le moins fréquenté, afin d'échapper aux regards.

Après la prière du soir, le Cheikh Ammar rentra chez lui, la tête basse, marchant à pas lents et répétant : "Béni soit l'Éternel qui ne meurt point !"

Le lendemain, il quitta sa maison vers midi, se traînant difficilement, pour se rendre à la Mosquée du village et faire ses dévotions du vendredi.

Il entra à la Mosquée et se mêla à la foule, au hasard. Bientôt, l'imam monta en chaire et commença son sermon qu'il scandait d'une voix sonore. Les fidèles écoutaient dans un silence religieux mêlé d'admiration. Comme il en était arrivé à parler de "l'adultère", l'imam attaqua en termes violents tous les adultères, les hommes comme les femmes. Il lança les pires anathèmes contre ces malheureux égarés et rappela les souffrances atroces de toutes sortes qui leur sont réservées en enfer.

En entendant ces malédictions, le Cheikh El Saadaoui, qui s'était contenu en tremblant, se dressa, frémissant.

— Vous n'avez pas le droit, cria-t-il de toutes ses forces, de vous prononcer sur le sort des êtres humains !... Dieu seul est le Juge Suprême.

Stupéfaits, l'imam et les fidèles se retournèrent, essayant de le faire taire. Mais l'homme continua avec violence :

— Je ne veux entendre personne parler d'elle. Vous êtes tous des hypocrites. Quant à elle, son cœur était chaste et pur. Elle est morte entre mes mains, repentie.

Puis, s'élançant vers la chaire, El Saadaoui bondit sur l'imam pour l'étrangler.

Mais, tout-à-coup, ses forces l'abandonnèrent, et il tomba lourdement sur le sol, le visage et les mains couverts d'écume.

MAHMOUD TEYMOUR

Palette

Ennui

Boa de cristal qui lentement
Serre le temps en tes volutes froides...
Crotale de jade essayant en vain
De faire bruire tes grelots insonores....
Impuissance à saisir l'idée,
Pantin se heurtant aux minutes et roulant
En loques, sur l'immense escalier translucide....
Rêveries de verre et dessins sur l'eau...
Secondes qui se gonflent comme des ballons,
Absorbent tout, et que crève chaque fois l'aiguille...
Litanies que psalmodie la paresse
Egrenant dans notre crâne un chapelet de givre...
Opium incolore...
Ressort brisé...
Ennui....

Gaîté

Gaîté !

Élan de la fusée au ciel !

Jet des feux d'artifice la nuit

Eclat et bouquet d'étoiles jaunes et vertes !

Rotation vertigineuse de roues d'acier...

Danse de la flamme,

Fille qui saute à la corde...

Prestidigitation de corail et de perles !

Arpège...

Gaîté !

Désarroi

Lorsque la pensée par trop incertaine
Rôde dans le cerveau comme une bête traquée,
Lorsque l'idée, bouchon sur la vague,
Danse, danse...
Il est inutile alors que tu mentes,
Que tu prennes l'air rassuré d'un bon bourgeois,
Lorsque le monde est un immense halo
Et ta tête une chambre
Où pendent de travers les tableaux.

Plaisir

Chute immense au fond d'un puit de flammes.
Sifflement assourdissant du vent aux oreilles.
Hallucination rouge et noire.
Sel qui brûle la gorge et la langue.
Désir de se noyer dans un liquide amer.
Blancs cris poussés au ciel sinistre.
Lents retournements de la glèbe.
Roulement de tambours.
Marais torpide.
Plaisir.
Coassement de crapauds.

Calme

Calme.

Douceur de sentir à côté celui qui est

Si magiquement l'être qui se noit avec nous...

Recueillement là-bas de la palme

Et aussi cet aigle haut dans le ciel quiet...

La palme écoute monter sa sève dans l'air mou

Calme... Calme...

Là-haut le cirrus blanc dans le ciel s'effiloche...

Le fleuve pousse son vieux flot pantelant...

Je me dissous en lumineuses vibrations,

En tiédeurs, en souffles, je suis cristal de roche !

L'aigle a percé enfin le cirrus blanc.

Joie

Joie.... !

Vibration de lumière... !

Fin treillis où se dore la vigne... !

Eclatement des grenades trop mûres... !

Mince spirale de cristal montant dans l'air lumineux...!

Trille persistante sur la branche

Et qui s'évase au ciel dans un éclat de cuivres...!

Désir de bond vers l'horizon

Par dessus le miroir étincelant de la mer... !

Eclairs de chaleur lents et silencieux...

Filigrane d'or et de diamants...

Paillètes !

Joie... !

JEAN SYTE

ESPRIT DE GÉOMÉTRIE ET ESPRIT DE FINESSE

On pense généralement que les deux familles “d’esprits” distinguées par Pascal représentent deux formes radicalement opposées de la pensée; que chaque individu appartient à l’une ou l’autre famille et que sa vocation est de s’intégrer à celle-ci en s’éloignant de l’autre. Chaque science également procéderait d’un “esprit” particulier. Aussi les deux camps se sont-ils le plus souvent posés en adversaires et l’on voit encore de nos jours une opposition farouche entre les individus qui se réclament d’un camp, méprisant l’autre auquel ils s’avouent parfois incapables d’adhérer.

Il appartient aux philosophes (et plusieurs l’ont déjà fait) de montrer la collaboration de l’esprit de rigueur et de l’esprit de finesse: soit dans l’élaboration de la pensée, soit dans le développement des sciences. Nous voudrions simplement montrer ici qu’en Mathématiques — domaine par excellence de l’esprit de rigueur, l’esprit de finesse reste toujours présent. Pourquoi donc Pascal caractérise-t-il l’esprit de rigueur par le terme “esprit de géométrie”? A son époque “géométrie” désigne toute la Mathématique. Or la science est à un tournant important de son histoire; les méthodes d’observation se font plus précises plus scrupuleuses. Il semblait alors possible par de longues

“chaînes de raisons” d’atteindre à la connaissance des choses à partir de “principes évidents”. Un nom désigne tout un courant de pensée : Descartes. L’illustre philosophe vient en effet de découvrir dans l’algèbre, non pas une science, mais une méthode. Par lui la production mathématique se trouve “automatisée”, industrialisée. Certes cette découverte est d’importance et marque une nouvelle étape de la science à laquelle le nom de Descartes restera à jamais attaché. Pourtant du point de vue des Mathématiques, le progrès n’est pas total. Il y a excroissance d’une branche des mathématiques au détriment des autres. L’Algèbre apparaît, sous l’impulsion de Descartes, comme un instrument si merveilleux que les autres branches des mathématiques restent dans l’ombre et leur importance semble réduite à celle de curiosités ou de jeux d’esprit. Précisons davantage : en Mathématiques Descartes rompt avec l’idéal grec d’une science contemplative et constructive. Il ne se soucie ni de beauté, ni d’harmonie mais trouve dans l’algèbre une méthode universelle. En appliquant cette méthode à la géométrie, il fonde la géométrie analytique. Après lui Leibniz jettera les bases de “l’analyse” dans un même esprit de systématisation appliqué cette fois à des combinaisons infinies. Les principaux travaux mathématiques du XVII^e et du XVIII^e siècles seront inspirés du même esprit. Ils portent sur la “théorie des fonctions” et approfondissent la notion de relation. Citons au hasard : déterminante, matrices, vecteurs, géométrie infinitésimale... A la fin du XVIII^e siècle la synthèse “algébrico-logique” n’est pas épuisée, car des problèmes de plus en plus difficiles d’ailleurs se posent, mais pourtant l’horizon mathématique semble bouché. Une lettre de Lagrange à d’Alembert datée de 1781 en fait foi : “Il me semble que déjà la mine est presque trop profonde et qu’à moins qu’on

ne découvre de nouveaux filons, tôt ou tard il faudra l'abandonner"(1).

Toute la mathématique qu'on désigne par "géométrie élémentaire" était restée en veilleuse. Certes Pascal, Lahire, Désargues n'avaient pas dédaigné d'y travailler et d'apporter des résultats remarquables contenant en germes des méthodes particulièrement fructueuses. Dans un même esprit les théorèmes de Fermat relèvent de l'idéal grec mais tout cela apparaît aux contemporains comme de petits compléments à des travaux achevés dans leurs grandes lignes.

En réalité, ces géomètres, héritiers des grecs, étendaient les méthodes du raisonnement mathématique ; ils pressentaient comme nous l'avons dit des développements nouveaux qui prendront forme au XIXe siècle avec le jeune mathématicien prodigieux Evariste Galois. A la base de ces développements, l'intuition garde une large part.

Cette évolution met en relief deux aspects complémentaires, deux pôles pourrait-on dire des mathématiques. Elles sont une "*méthode*" mais une méthode qui s'applique à un "*objet*". Cet objet est l'ensemble des êtres mathématiques : lignes, surfaces, fonctions, nombres, opérateurs, etc... que les spécialistes conçoivent de la même manière et définissent de la façon la plus simple et la plus commode. Il faut bien remarquer que dans la pensée du mathématicien ces êtres sont connus en dehors de la définition qui prétend les exprimer. Ce deuxième aspect est aussi essentiel que le premier dans les Mathématiques telles qu'elles se présentent à nous actuellement. L'aspect "*méthode*" a été particulièrement mis en relief dans la période

(1) Cité par Perseneer, d'après Paul Germain.

"Les grands courants de la pensée Mathématique" — Cahiers du Sud 1948.

cartésienne, a tel point que les mathématiques réduites à la géométrie apparaissent comme une méthode de raisonnement, d'où la terminologie de Pascal : "Esprit de Géométrie". Par contre au XIX^e Siècle la réaction s'est produite, un objet propre des mathématiques s'est manifesté, ce qui fait dire à Evariste Galois que dans la période moderne (XIX^e Siècle) la méthode des mathématiques se rapproche de celle des sciences expérimentales.

Tandis que les grecs se divertissaient à des constructions de l'esprit, que les classiques étudiaient des combinaisons, les modernes se trouvent en face de problèmes posés qu'il faut résoudre. Boutroux dans un ouvrage remarquable (*Idéal scientifique des Mathématiciens*) souligne également le fait.

Pour illustrer cette idée d'un exemple facile à énoncer (beaucoup moins à résoudre !) je citerai l'étude de la répartition et de la succession des nombres premiers. Voilà un donné qui se présente bien de quelque manière (1) comme un donné expérimental et l'on ne voit aucune méthode toute prête susceptible d'apporter une solution. On pourrait citer comme autre exemple l'étude des équations différentielles où l'on recourt à une classification qui rappelle fort l'Histoire Naturelle et les méthodes de résolution restent particulières à chaque catégorie d'équations ; elles sont considérées comme "lourdes" et "artificielles" parce que singulières ; nous sommes loin d'une solution automatique par une méthode universelle. Nous nous trouvons à la limite des possibilités de la méthode algébrique. Le rôle de l'esprit de finesse semble être justement de faire le lien entre ces deux pôles. Pour déceler sa

(1) Il subsiste évidemment une différence fondamentale entre ce donné fourni par l'intelligence et par conséquent défini une fois pour toutes dans toute son extension et un donné expérimental toujours approché et incomplet.

présence et étudier son rôle nous prendrons trois exemples en des périodes très différentes de l'histoire des mathématiques.

1.—*Découverte de l'irrationnel chez les Pythagoriciens.*

Chez les pythagoriciens les spéculations sont orientées par une sorte de "mystique" à savoir que le nombre (entendez nombre entier) est la clé de tous les mystères, qu'il caractérise la nature des choses etc... Or un jour on découvre que le rapport, entre la diagonale d'un carré et son côté ne peut pas être représenté par une fraction, c'est à dire par le quotient de deux nombres entiers(1). Ainsi ce nombre entier qui devait tout expliquer ne permettait pas de représenter un rapport aussi simple ! On comprend la stupeur provoquée par une telle découverte. Laissons de côté le scandale causé chez les pythagoriciens contre "le mythe du nombre" ; cette idée ne relève pas de la science et n'est liée aux mathématiques qu'accidentellement. Ce que nous voulons mettre en relief, c'est l'attitude des mathématiciens. Ce qu'ils ont appelé irrationnel n'apportait aucune contradiction dans les propositions mathématiques. Ce fait souligne que la suite de leurs postulats, de leurs axiomes et des théorèmes n'est que la trame de la pensée plus complète du mathématicien. C'est l'esprit de finesse qui leur

(1) Si le côté est pris pour unité en vertu du théorème de Pythagore le carré de la diagonale vaut 2.

Si cette diagonale était représentée par $\frac{p}{q}$, on aurait $\frac{p^2}{q^2} = 2$ soit $p^2 = 2 q^2$. La fraction $\frac{p}{q}$ étant irréductible, p^2 serait divisible par 2 et p serait un nombre pair $p = 2p'$ et $p^2 = 4 p'^2 = 2 q^2$, $2p'^2 = q^2$ mais q^2 serait aussi divisible par 2 et q serait pair. Ce qui est impossible puisque la fraction est supposée irréductible.

fait ressentir une incohérence dans leurs conceptions (conceptions pensées ou écrites). Quand ils disent la droite est formée de points ils considèrent (sans l'exprimer explicitement) les points se succédant les uns aux autres de manière qu'après un point, un autre en sort qui le suit immédiatement. Dans ces conditions un point, ou un ensemble de points devrait constituer une partie aliquote commune à deux longueurs. Par la suite, l'école sceptique avec Parménide d'Elée et Zénon souligne l'échec des pythagoriciens dans leur essai de représenter par un schéma mathématique, c'est à dire en termes de raison, le donné de l'expérience. En effet : la ligne, le point nous sont d'abord donnés par des images visuelles et le premier travail du mathématicien est de forger des temps de raison qui représentent aussi exactement que possible le donné concret et cela par un choix convenable de définitions. Or dans ce choix, si la déduction syllogistique à une place, c'est l'intuition, l'esprit de finesse qui joue le principal rôle.

La question mathématique soulevée dans cet exemple a été pleinement résolue récemment par les travaux de Bolzano, Cantor, Borel etc... Ces auteurs ont étudié systématiquement comment se comportait l'ensemble des points d'une droite. Avec cet axiome fondamental traduisant la "continuité" : entre deux points quelconques d'une droite, il y en a au moins un autre.

II.—*Comparaison de Pascal et de Descartes sur le plan scientifique.*

Un deuxième exemple qu'il serait fort intéressant d'étudier plus à fond que nous ne pourrons le faire ici, sera tiré de la comparaison de Descartes et de Pascal sur le plan scientifique.

Descartes, bon mathématicien est avant tout philosophe penseur ; et chez lui le génie de logicien l'emporte sur le mathématicien, à plus forte raison sur l'observateur.

Dans les sciences expérimentales, il n'opère généralement pas lui-même et son sens de l'observation accuse des faiblesses très nettes. Son étude sur la chute des corps, faite en collaboration avec le physicien Beeckmann est assez significative à ce sujet. C'est au dire de Koyré (1) une "véritable comédie d'erreurs". Beeckmann rapporte les faits qu'il a observés sur la chute des corps. Descartes cherche à tirer une "théorie" et c'est là qu'il va manquer d'esprit de finesse. Il part de notions vagues sur la "gravité" auxquelles il donne un certain "contenu" (ensemble de propriétés) d'une manière arbitraire, sans le dire, donc sans le concevoir clairement et finalement sa construction d'esprit sera impropre à représenter le mouvement qu'il veut étudier. Il suppose en effet que le grave reçoit de petits chocs "également répartis", mais il n'est pas indifférent de savoir s'ils sont également répartis dans le temps ou dans l'espace. Descartes dit "temps" mais pense "espace", entraîné à cette confusion par l'application de sa méthode des coordonnées où il représente le temps par l'espace.

Ceci, bien entendu, n'enlève rien à la grandeur de Descartes à qui non seulement la philosophie doit beaucoup, mais également la Mathématique et même la Physique.

Si chez lui, un manque d'intuition l'empêche parfois d'appliquer avec fruits une méthode de rigueur, c'est peut-être parce que son sens logique est très développé, trop développé pour ne pas rompre l'équilibre. Ce sens lui a permis de dégager le domaine

(1) Voir Koyré. *Études Galiléennes*, D. Hermann.

des idées "claires et distinctes" et d'en ressentir profondément l'importance.

Pascal au contraire sur le plan scientifique est plus équilibré et fait figure de grand génie. Il se révèle très jeune puissant géomètre et plus tard, aussi grand physicien qu'habile mathématicien par sa dextérité d'expérimentateur, son sens de l'observation, sa sûreté de réflexion.

Il a des intuitions très vives en géométrie, en physique ; mais il a aussi un besoin très fort de vérifier ces intuitions et avant d'échafauder une théorie, il apporte un soin remarquable (rarement égalé) pour s'appuyer sur des bases aussi solides que possible par épreuves et contre-épreuves (sa théorie de la pression atmosphérique et de l'équilibre des gaz). Il n'est donc pas surprenant de trouver en tête de ses pensées la distinction des deux familles d'esprits. Il les connaît bien appartenant lui-même autant à l'une qu'à l'autre.

III.—*Etude de Lebesgue sur les surfaces applicables.*

Le même esprit de finesse a inspiré à M. Lebesgue sa mémorable thèse. Un théorème de géométrie infinitésimale classique dit que les surfaces applicables sur le plan sont des surfaces réglées. On entend par surfaces applicables des surfaces qui se transforment l'une en l'autre par déformations continues conservant toutes les longueurs des courbes qu'elles contiennent ; c'est à la manière d'une surface de papier qu'on déformerait sans la déchirer ni l'étirer. Or, pensait un jour l'illustre géomètre : "Mon mouchoir peut être appliqué sur un plan et pourtant quand il est dans ma poche, la surface qu'il forme ne contient aucune droite. Le théorème est donc en défaut ! En réalité vous le pensez bien, ce n'est qu'en apparence. Si l'on

prend les choses à la lettre, c'est Lebesgue qui a raison ; et pourtant ce que veut énoncer le mathématicien par ce théorème est exact, mais l'énoncé courant est incomplet, toutes les hypothèses ne sont pas énoncées. Les transformations envisagées ne doivent pas être les plus générales ; les surfaces obtenues ne doivent pas présenter de cassures, ou de plis, pourrions-nous dire en langage courant.

Mais pourquoi donc dans un théorème mathématique l'énoncé est-il incomplet ? Ce n'est pas une négligence et la raison est la suivante : ce théorème est tiré de la "géométrie infinitésimale classique" donc issu de la méthode cartésienne d'étude de courbes ou de surfaces par les équations qu'elles représentent. L'étude classique porte donc sur des équations, des fonctions, c'est de l'algèbre. Les équations commodes à étudier, qui ont été l'objet d'amples développements sont celles qui s'obtiennent par des opérations simples qu'il est facile d'exprimer en langage algébrique. Si au terme d'une théorie on veut traduire géométriquement on peut interpréter le résultat et dire : "Les surfaces représentées par les *équations particulières* étudiées ont telle propriété". Mais la restriction "équations particulières" peut être précisée algébriquement ; elle ne peut pas l'être géométriquement sans une nouvelle étude tout à fait différente, géométrique et directe. C'est l'esprit de finesse qui a fait percevoir à Lebesgue tout l'arbitraire de la géométrie cartésienne et par ses vues directes et pénétrantes il a repris ce problème dans toute sa généralité avec une base d'ordre géométrique tandis que ses prédécesseurs interprétaient géométriquement un problème d'algèbre.

Cet exemple souligne une difficulté des Mathématiques et plus encore de la Physique : énoncer toutes les hypothèses d'un théorème ou d'une théorie. On

sait que cette question est souvent une source de querelles entre physiciens et mathématiciens.

En Physique en effet, les hypothèses sont souvent très nombreuses : aussi généralement on ne les précise pas parce "qu'elles vont de soi" dit le physicien qui observe un phénomène ; mais le théoricien qui cherche à construire un schéma de toutes pièces dans sa tête est beaucoup moins convaincu.

En réalité la difficulté est souvent très sérieuse nous en voulons pour preuve le travail des Mathématiciens modernes qui ont repensé les bases pour les établir plus solidement. Travail subtil et difficile auquel s'est livré Lebesgue : à sa suite citons Mr. Bouligand et son importante contribution à la "géométrie infinitésimale directe".

Cette réflexion rigoureuse retourne aux origines expérimentales de la géométrie, et le travail du chercheur relève au départ essentiellement de l'esprit de finesse.

Lebesgue lui-même écrivait : "Si l'on renonçait à avoir des vues directes, géométriques, intuitives, si l'on était réduit à la pure logique qui ne permet pas de choisir entre tout ce qui est exact, on ne penserait guère à bien des questions et certaines notions... nous échapperaient complètement."

On remarquera le rapprochement des adjectifs direct, géométrique et intuitif. L'intuition dont il s'agit ici est le plus souvent visuelle et la géométrie, comme nous l'avons signalé, fait le pont entre les constructions les plus abstraites et les images du monde extérieur.

C'est peut être dans la période moderne que le rôle de l'intuition apparaît le plus nettement ; en raison semble-t-il des exigences intellectuelles qui ont conduit à un travail serré de critique et d'analyse des bases. Aussi la période contemporaine est-elle marquée par

une extension toujours plus large des problèmes posés, à partir d'hypothèses moins restrictives. Au début de son ouvrage sur les Espaces Abstraites, Mr. Fréchet souligne le fait : "Nous insisterons fréquemment dans le cours de cet ouvrage sur la nécessité de limiter le rôle de la logique, — des exemples précis rappelleront qu'elle transforme mais ne crée point".

Le premier exemple précis, il le trouve à propos du problème de la comparaison des points de la droite et du plan. En généralisant d'une certaine manière la notion d'égalité de deux ensembles d'objets, Cantor avait montré qu'il y a "autant de points sur une droite que sur un plan". "Il était évident, écrit Mr. Fréchet, que les Mathématiciens ne pouvaient accepter une conclusion aussi contraire à notre intuition sans chercher les raisons de cette apparente contradiction". Il se livre à ce travail et il ajoute "l'attitude des Mathématiciens à cet égard nous montre une fois de plus qu'ils obéissent souvent inconsciemment à cette loi : s'il faut se méfier de l'intuition dans l'établissement de la preuve c'est elle et non la logique qui doit nous guider dans la direction à donner à nos recherches".

Les exemples précédents sembleraient indiquer que l'esprit de finesse a pour rôle d'orienter la pensée du chercheur dans son travail d'analyse et de formulation d'une théorie, mais qu'il n'intervient plus dans la science achevée. Nous ne voulons pas ici séparer la science de l'esprit qui la conçoit. On ne peut en effet réduire la science à un traité qui resterait enfermé dans une bibliothèque. Certes les ouvrages sont un moyen commode de traduire la pensée, et la formation mathématique est des plus intéressantes : mais de même qu'un traité de philosophie, une poésie, un écrit mystique sont des moyens plus ou moins parfaits d'échanger des idées ou des sentiments, et qu'ils sont compris dans la mesure où le lecteur trouve au dedans de lui-même des échos de la

chose suggérée, de même le traité mathématique est l'expression qui nous semble la plus claire et la plus complète d'une pensée sans pour cela être la pensée elle-même.

La science élaborée dans l'esprit du chercheur est faite pour être comprise par d'autres qui l'utiliseront ou qui, simplement, pourront à leur tour la concevoir dans leur esprit.

L'esprit de finesse intervient autant dans la science qui se conçoit que dans la science qui s'élabore, intervient particulièrement dans le travail d'orientation des esprits qui s'ouvrent à la science ; nous voulons dire dans l'enseignement des Mathématiques.

Cet enseignement consiste essentiellement en deux choses : d'une part à développer chez les élèves les facultés de raisonnement, d'autre part à faire parcourir en quelques années une longue évolution de la pensée mathématique.

Les jeunes élèves n'éprouvent pas la nécessité de la rigueur dans le raisonnement ; souvent même ils ne comprennent pas pourquoi certaines propositions doivent être démontrées tellement les notions d'évidence, de vérité démontrée, vérifiée, etc.. se confondent dans leur esprit. Il importe avant tout de développer chez eux le sens de la rigueur logique.

Mais d'autre part, il faut faire découvrir le monde construit, pensé, du Mathématicien ; montrer comment il se forme à partir de la représentation sensible des choses ; en un mot faire découvrir l'abstraction mathématique.

C'est dans le passage d'un monde à l'autre que réside la principale difficulté, si légendaire, devant laquelle beaucoup se déclarent inaptes par la phrase rituelle : "Je ne comprends rien aux mathématiques". Est-ce le raisonnement lui-même qui l'arrête ? Nous

ne le croyons pas, car ce raisonnement étant le plus simple de tous, ceux qu'il arrêterait seraient incapables de penser. La difficulté porte sur le contenu des théorèmes sur la conception des idéaux mathématiques, l'élève ne comprend pas de quoi l'on parle. Le pédagogue ne doit pas toujours exposer une théorie mathématique à des élèves non formés de la même manière qu'à des mathématiciens ignorant la question mais familiarisés avec l'abstraction mathématique.

Dans le premier cas l'étude est surtout un prétexte pour exercer l'intelligence. Ainsi les études de rencontres de trains ou de bassins que l'on remplit tout en laissant la bonde d'évacuation ouverte sont des exemples concrets qui illustrent la notion de fonction linéaire. L'étude des cas d'égalité des triangles faite en classe de troisième ou celle de la divisibilité en Mathématiques élémentaires n'ont pas davantage d'intérêt pratique et ce n'est pas leur raison d'être.

Chez les élèves la représentation sensible joue un trop grand rôle ; ils ne réussissent pas à construire mentalement les idéaux dont ils ont une image et les définitions données leur semblent trop abstraites et factices. Citons par exemple la définition classique du plan : "une surface telle qu'une droite ayant deux points dans ce plan y soit contenue tout entière".

Cette définition n'est plus naturelle, l'élève a une connaissance du plan et doit réfléchir avant d'être persuadé que la définition donnée représente exactement ce qu'il appelle plan et rien d'autre. Or ce raisonnement intérieur n'est pas et ne peut être d'ordre mathématique puisque le plan (dans ce mode de présentation de la géométrie) n'est pas encore introduit.

Il est essentiel de ne pas tromper les élèves sur ce point : il ne faut pas cacher l'origine sensible des "figures" mathématiques, mais ensuite les habituer à en-

visager les "êtres" mathématiques indépendamment de la représentation sensible.

Cette représentation est non seulement à l'origine, mais, si dans le raisonnement on s'en éloigne le plus possible au point de donner l'impression de s'en passer, en fait c'est elle qui guide dans la compréhension d'une question.

Si l'on s'arrête au premier stade, on fait peut-être des sciences d'observation (du dessin géométrique par exemple) mais certainement pas des Mathématiques. La droite restera l'image d'un fil tendu entre deux points et l'on regardera béatement ou avec compassion le monsieur qui ose envisager un espace à dimensions n'arbitraire voire même infini !

Si au contraire on veut supprimer la première étape les résultats seront pires. C'est ce qui arriverait si, à des élèves qui entendent parler de géométrie pour la première fois on disait : "considérons trois catégories d'objets qu'on appellera "conventionnellement" points, droites et plans. Entendez par là qu'on veut seulement donner un nom à ces "objets" pour qu'il soit plus commode d'en parler ; ces termes ont été choisis de préférence à d'autres parce que parfois, et parfois seulement, ils peuvent évoquer des concepts voisins de ceux que l'homme de la rue appelle droites et plans. On imagine l'ébahissement des élèves devant cette définition ! "de quoi veut-on parler ?" penseront-ils.

Pour atteindre le but proposé, il faut procéder par retouches successives : partir d'images visuelles, poser des problèmes où l'on fera raisonner avec une logique rigoureuse pour éveiller justement le sens de la rigueur ; puis revenir ensuite aux données de base pour les repenser dans ce nouvel état d'esprit.

L'abstraction mathématique nous semble indiquer beaucoup plus un mouvement qu'un état. Nous

voulons dire qu'il y a un effort pour se dégager du concret et du singulier : mais à l'intérieur même des mathématiques on envisage des notions de plus en plus abstraites. Cette évolution indique bien une marche vers une certaine abstraction parfaite jamais réalisée et qui d'ailleurs serait vaine puisque l'on ne saurait plus du tout de quoi l'on parle.

Peut être les philosophes peuvent-ils considérer "l'abstraction mathématique" comme "une", mais cela en détachant la science de la personne qui la conçoit. Ce n'est pas notre point de vue ici.

Aussi à quelque degré d'abstraction que l'on soit, il y a toujours une certaine représentation imaginative qui laisse plus à l'esprit de finesse.

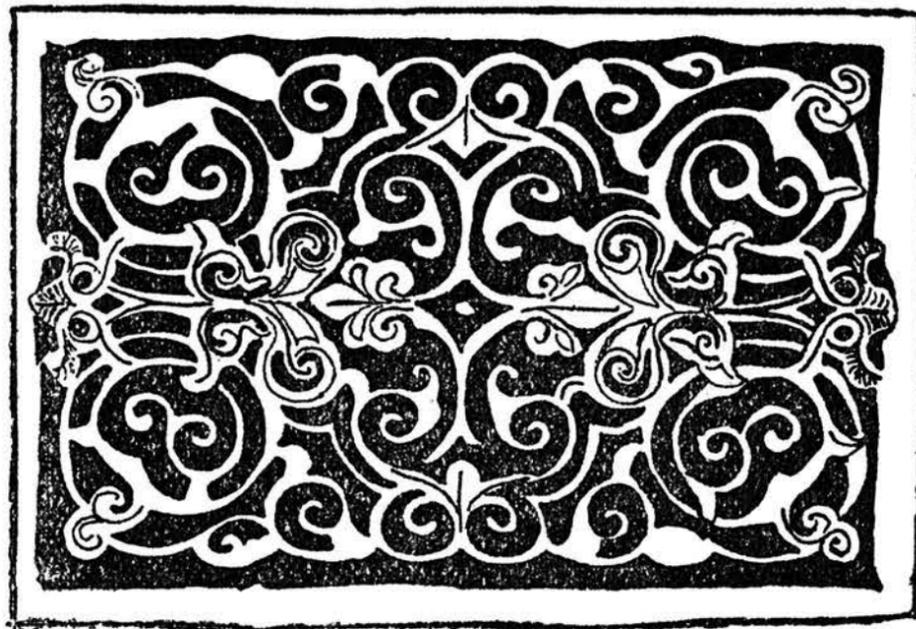
Le mathématicien reste incontestablement le spécialiste de l'esprit de rigueur mais il est souvent amené à faire preuve d'esprit de finesse. Il est curieux de constater que les deux tendances d'esprit distinguées par Pascal se retrouvent entre mathématiciens : les "intuitifs" seront représentés par Archimède, Pascal, Lebesgue ; les "logiciens" par Descartes ou Leibniz par exemple. Les premiers restent proches du monde sensible qu'ils analysent — ce sont des visuels. Les autres fuient les représentations sensibles et se tournent vers des abstractions toujours plus grandes : de chaque problème posé ils cherchent à découvrir une relation plus générale.

Ainsi Pascal étudiant la suite des coefficients du binôme (développement de $(a+b)^n$) cherche une loi de formation de proche en proche, c'est-à-dire par récurrence. Il la trouve dans son "triangle arithmétique". Il est très facile d'en déduire toutes les propriétés de ces nombres et leur expression générale mais c'est un problème que Pascal ne se pose pas. Ayant fait l'essentiel du travail, il laissera à Newton la gloire de l'achever et d'y attacher son nom.

Le terme "esprit de géométrie" est particulièrement mal choisi, puisque les géomètres sont généralement de l'autre tendance parmi les mathématiciens.

Il faut donc là aussi qu'une nouvelle abstraction englobe toutes ces oppositions en deux termes qu'il reste à forger.

MAURICE GIRAULT



Pour le voisin seulement

La lune est dans le ciel. Le ciel est dans la lune. Les papyrus sont coupés autour du bassin sans eau. Par dessus les murs, par dessus les arbres, un chien hurle dans la nuit. C'est le chien d'un voisin. De quel voisin ? Je ne sais. Il hurle à long gosier. Loup, prophète ou Cassandre exultante ? Il hurle et le silence est en lambeaux. Depuis longtemps a filé la dernière auto, a passé le dernier marchand ambulant. Il ne devrait plus y avoir dans le quartier que l'apaisement du soir comme tous les soirs. Pourquoi ces hurlements ?

Il y a peut être dans une chambre, pas très loin d'ici, un homme malade et qui s'obstine à vivre, à sourds battements d'un cœur tendu et qui s'efforce encore une fois. Encore une fois. Pour arriver à l'autre bout de la nuit.

On ne sait rien de ses voisins. Ni leur visage. Ni même leur nom. Seules les lumières aux fenêtres à travers les rideaux disent la vie qui brûle sous les lampes. Façades noires trouées de clarté, voilà ce que sont les unes pour les autres, les maisons voisines dans la nuit commune.

Dans le jour, personne n'a le temps de regarder d'une rive à l'autre et la rue passe avec ses bruits, avec ses silhouettes confondues, chacune soulevant sa poussière.

Mais la nuit.

Et ce chien qui hurle dans la nuit, qui hurle comme à l'approche d'un grand malheur, d'un malheur si proche, mais pour le voisin seulement. Pour le voisin qui a un chien. Pour le voisin. Et nous sommes combien dans le quartier à dire ces trois mots qui rassurent et exorcisent ?

Une bête hurle sa peine informe. Un animal a pitié. De qui ? La nuit est anonyme et le jour est égoïste.

Mais ce cri...

JEANNE ARCACHE



Les Merveilles de la Citadelle

Il n'y a pas un Égyptien, il n'y a pas un étranger de passage au Caire qui ne soit allé au moins une fois au fond de la rue Mohammed Aly visiter l'ensemble de palais et de mosquées connu sous le nom de *la Citadelle*. Et c'est en effet une citadelle qui se présente à ses yeux dès qu'il s'en approche car elle se trouve sur une hauteur, entourée de hauts remparts et dont l'entrée est constituée par un donjon, un corps de garde et des salles d'attente, formant une conciergerie.

Son histoire est connue de tout le monde. Mais ce qu'on sait moins, ce sont les divers contes, les anecdotes, les légendes et d'autres détails qui n'ont pas tenté l'attention des historiens mais qui constituent néanmoins une intéressante histoire de la Citadelle.

Ainsi, on a souvent parlé des minarets s'élevant dans le ciel de la capitale, de l'élégance de leur architecture ou de la beauté de leur style. Mais personne n'a jamais pensé à mesurer la hauteur de ces minarets. Eh bien, ils ont en général 80 mètres d'élévation, ce qui correspond à la profondeur approximative du puits de Joseph se trouvant dans l'enceinte de la Citadelle, qui atteint ainsi le niveau du Nil. N'est-ce point curieux ? Les architectes ont-ils voulu suggérer un rapprochement entre ce puits, ayant une légende religieuse, et ces minarets qui ont un but religieux ? Nul ne sait. Quant au puits même de Joseph, sa légende vaut la peine d'être contée, car elle cache certaines inexactitudes historiques.

LE PUIITS DE JOSEPH

Au Sud-Est de la Citadelle, on trouve un puits communément appelé le puits de Joseph. La légende veut que ce puits se rattache à une époque de la vie du patriarche Joseph. Ceci bien entendu n'est dû qu'au fait que dans l'antiquité toute œuvre grandiose et dont on n'arrivait pas à donner une explication, était rattachée à la famille biblique. C'est donc Joseph frère de Jacob, considéré comme saint, qui serait supposé être l'auteur de cette œuvre.

Mais selon d'autres données historiques, ce serait Joseph Saladin vers le XII^e siècle, qui aurait ordonné le creusement de ce puits afin d'atteindre l'eau du Nil, nécessaire aux habitants de la Citadelle et qui devait y parvenir grâce à un canal creusé à cet effet. Pendant la période des eaux basses du Nil, le canal demeurait à sec, et par là se faufilaient des personnes jusqu'au cœur de la Citadelle au grand étonnement des gardes.

Nous sommes donc bien loin de la légende du puits de Joseph le patriarche.....

D'ailleurs, la question du ravitaillement en eau de la Citadelle avait fait l'objet d'études de la part de ses habitants successifs et c'est pour cette raison que nous retrouvons aujourd'hui des constructions dont nous ne savons pas nous expliquer l'existence, mais qui avaient alors leur utilité. Tels, les immenses réservoirs souterrains destinés à être remplis d'eau en cas de siège. Toujours en prévision d'une attaque contre la Citadelle, on avait construit plusieurs magasins de ravitaillement et des cachettes stratégiques qui existent encore de nos jours. Quant aux tours de la Citadelle, elles sont toutes de formes différentes et de proportions énormes, et constituaient d'excellents remparts dans l'ancienne forteresse.

LES PALAIS SUPERPOSÉS

De tous temps, la citadelle a été le lieu de résidence préféré des autorités de la ville du Caire. Depuis l'époque des Mamelouks jusqu'à celle du Grand Mohamed Aly, on y installait le siège du pouvoir et la résidence officielle des sultans et de leur suite, qui logeaient dans les casernes environnantes. Avec le temps, chaque roi construisit son propre Palais, qui n'était qu'une surélévation faite sur une des demeures de son prédécesseur. On a donc ainsi des palais superposés de style complètement différent, car chacun avait été construit conformément aux idées et aux besoins du nouveau maître.

Le choix de cet endroit comme résidence préférée, est aussi rattaché à une légende : on veut en effet que la viande emmagasinée à la Citadelle se conserve plus longtemps que n'importe où au Caire. Ainsi se forma la conviction que l'endroit était le plus salubre de toute la ville et donc le plus apte à l'habitation.

Le Grand Mohammed Aly, fondateur de la dynastie actuelle avait si bien saisi l'importance de cette citadelle qu'il conçut l'idée d'y établir sa résidence officielle au Palais Bijou, ainsi que sa résidence privée.

Il en fit aussi le siège de son gouvernement en y installant le diwan, la salle de justice, l'hôtel de la monnaie, les archives, et jusqu'à la fonderie pour les canons de son armée.

LES MOSQUÉES DE LA CITADELLE

Quant aux mosquées se trouvant dans l'enceinte de la Citadelle, depuis l'époque des Mamelouks jusqu'à Mohamed Aly elles furent construites selon des styles différents, formant ainsi un merveilleux docu-

mentaire de l'architecture religieuse, qui complète l'architecture militaire et civile de l'enceinte...

Le joyau le plus précieux parmi les mosquées de la Citadelle est sans doute la fameuse *Mosquée Blanche* érigée par Mohamed Aly pour couronner son œuvre grandiose de réhabilitation de cette citadelle historique, qui était en ruines depuis l'expédition française.

L'enceinte de la Citadelle, abrite une ville dans le vrai sens du mot car on en trouve tous les éléments.

Le point de départ pour une visite de la Citadelle, est l'actuel point Nord qui, avec son enceinte et ses tours, était le plus fortifié.

De là, la Citadelle commença à s'étendre avec la construction de palais, de diwans, de mosquées, de palais résidentiels, de casernes, de dépôts de munitions et d'autres bâtiments annexes comme les marchés et les magasins de ravitaillement. Ces constructions étaient érigées de façon à permettre à la Citadelle de pourvoir longtemps à ses propres besoins et indépendamment de la ville du Caire.

Il reste encore beaucoup de traces de ces anciennes bâtisses .

Une des curiosités les plus frappantes de la Citadelle, est sans doute l'aigle sculpté sur le haut du mur Nord-Ouest et communément appelé "l'Aigle de Saladin".

Ce motif de décoration est un mystère et demeure jusqu'à présent sujet de contradictions concernant son emplacement originaire. En effet, on dit que Mohamed Aly le Grand, ayant trouvé cet aigle jeté dans un recoin de la Citadelle, ordonna sa pose, là où il se trouve actuellement.

On attribue à cet aigle la fonction de gardien de la Citadelle, car la légende veut que jadis, quand un danger quelconque menaçait la ville, l'oiseau en avisait les habitants par un continuel battement d'ai-

les et des cris alarmants. Par contre, si un évènement heureux devait se produire, l'aigle émettait des cris joyeux.

Au point de vue historique, il est intéressant de rappeler qu'un savant allemand a prétendu que le fameux aigle impérial a été inspiré de l'aigle de Saladin.

LA VÉGÉTATION A LA CITADELLE

Une autre merveille de la Citadelle, est la végétation qui croît un peu partout, ce qui, à première vue semble impossible, la Citadelle étant bâtie sur un roc aride.

Pourtant, ici et là, une végétation touffue témoigne qu'on pourrait même aménager des jardins à l'intérieur de la forteresse. D'ailleurs, beaucoup a déjà été fait en ce sens. En partant du principe que des arbres datant de plus d'une centaine d'années existent encore de nos jours, on a pensé à les entourer de parterres fleuris, qui adoucissent et parfument les endroits environnants, en aménageant ainsi un jardin suspendu devant l'esplanade du Palais Bijou.

LE PANORAMA DU CAIRE, VU DE LA CITADELLE

Le panorama qu'on admire du haut de la Citadelle, est unique. La construction même de cette forteresse, était prévue de façon à dominer la ville s'étendant à ses pieds. Aussi la Citadelle demeure-t-elle l'endroit préféré des touristes qui désirent contempler l'ensemble de la capitale de l'Égypte.

Presqu'indistinctement, tous les voyageurs qui sont venus en Égypte, depuis l'époque la plus lointaine et jusqu'à nos jours, ont mentionné dans leurs récits la splendeur du panorama de la ville des Mille et une

Nuits vue depuis l'ancienne forteresse. En effet, pour le visiteur perché au parapet de l'esplanade voisine de la mosquée de Mohamed Aly, la ville aux 400 minarets s'étend à perte de vue, se joignant à l'horizon. De là, on voit briller le ruban argenté du fleuve béni qui donne vie au pays : le Nil. Les Pyramides se découpent dans le ciel clair des villes d'Orient, et l'œil admire en passant, quelques unes des plus célèbres mosquées de l'histoire religieuse de l'Egypte islamique.

FOLKLORE ARCHITECTURAL

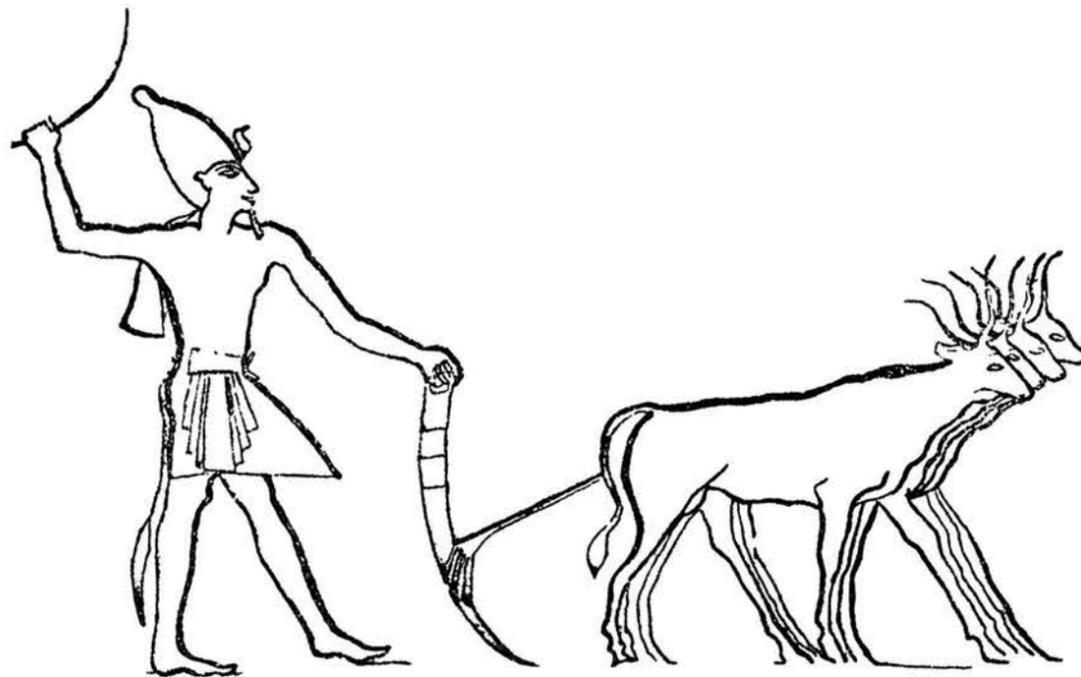
Un autre sujet d'étonnement à la Citadelle, est la diversité des matériaux qui ont servi à la construction de ses monuments. Ceux-ci vont de la pierre de taille amenée des vieux "mastaba" et tombeaux de Memphis, à la brique, au marbre, à l'albâtre et jusqu'au granit emporté des temples antiques. Les faïences ne manquent pas dans le couronnement des minarets, comme d'ailleurs les vitraux ciselés, aux multiples couleurs et d'une technique parfaite. Les boiseries riches en décorations du style de l'époque mamelouke, ornent les plafonds comme les coupoles et les voutes de toute sorte qui recouvrent les salles grandioses. On trouve aussi, dans cet ensemble de folklore architectural, jusqu'aux charpentes, système moderne de construction.

Il est intéressant de relever que tout se trouve en état de parfaite stabilité, depuis presque sept siècles.

Comme on le voit, les merveilles de la Citadelle sont nombreuses... C'est pourquoi, sur la Haute initiative de S.M. le Roi Farouk 1er, des travaux de restauration sont actuellement effectués dans cet endroit historique.

La Citadelle demeure le témoin des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Égypte, comme de sa richesse archéologique. Et l'histoire des merveilles oubliées de la citadelle est aussi intéressante que son histoire officielle.

DR. ABD EL NABI EL NAHAS



“Defense et Illustration de la langue Française”

MEME les idées les plus justes s'imposent aussi bien que les autres. Il était légitime, il était nécessaire de célébrer le quatrième centenaire de la publication d'un des livres les plus mémorables de la littérature française : *Défense et illustration de la langue française* de Joachim du Bellay. Que l'Académie ait voulu s'associer à la manifestation du 21 décembre dont elle aurait pu prendre l'initiative, rien de plus naturel. Et on a pu constater — avec plaisir qu'à la tête de la délégation académique, en l'occurrence, se plaçait M. Edouard Herriot, qui semble, et nul ne s'en étonne, remplir un rôle prépondérant dans la vieille maison du quai Conti.

Manifestation. Manifeste. *Défense et illustration de la langue française* est un manifeste. Il reste un manifeste — et parmi les plus retentissants que les groupes et les écoles littéraires aient jamais offerts à la controverse et d'abord à la méditation des foules éprises de bonnes et belles lettres.

Le nom si sympathique et si pur de Joachim du Bellay y est attaché pour jamais. Du Bellay n'en est pourtant pas l'unique auteur. *Défense et illustration de la langue française* est un livre en collaboration, Joachim du Bellay le signa, l'ayant d'ailleurs composé pour une part notable. Il le signa parce qu'il appartenait à une famille illustre, et parce qu'on

pensait que le nom faisait quelque chose à l'affaire. Poète émouvant et charmant en sa mélancolie sensible, il était entre tous qualifié pour signer cet ouvrage de combat autant que de doctrine, et qui devait propager en même temps qu'assurer sa gloire.

Il voulait toutefois n'être que le lieutenant de la troupe dont Ronsard était le capitaine. Au surplus, la troupe s'appelait d'abord la Brigade. Elle ne devint la pléiade qu'au temps de Ronsard, en souvenir des poètes alexandrins que la Cour des Ptolémées avait réunis jadis sous cette dénomination astronomique. Les bons combattants, autour du capitaine Ronsard et du lieutenant du Bellay, sont Pontus de Thyard, Baïf, Jondelle, Remi Belleau, Pelletier ou Dorat... Et tous obtiennent un succès et une influence enviés au long des siècles — des quatre siècles — par les innombrables groupements littéraires surgis des salons ou des cafés pour renouveler la littérature, sinon pour renouveler le monde.

C'est qu'ils apportaient, avec un grand enthousiasme, les doctrines et les élans qui devaient fonder le lyrisme moderne. Et l'action de *Défense et Illustration* s'exerça puissamment même par-delà les frontières de la langue française. La prose française s'apprêtait aux nobles tâches de l'âge classique. Grâce à Ronsard, à Du Bellay, à leurs camarades ; grâce à leur manifeste comme à leur œuvre, grâce au mouvement dont ils furent l'âme, la poésie "suivit le train", elle s'adapta en se rénovant. Ils avaient dessein de doter la France d'une poésie digne d'elle. Ils y réussirent avec éclat.

*
* *

Du Bellay, ses amis et délicieux complices, proclament par *Défense et Illustration* que le moment est

venu pour les poètes d'introduire la langue française dans la haute poésie. Arrière le latin et les "latiniseurs" ! Et la langue française elle-même s'enrichira du vocabulaire poétique dont, alors, elle a besoin. Ainsi s'établira la suprématie indiscutable du français.

Il y a lieu, en effet, de retenir dans cet Art poétique qu'est *Défense et Illustration de la langue française* au moins trois thèses capitales. D'abord les latiniseurs, qui s'acharnent à user du latin pur pour la haute poésie, doivent abdiquer, "immédiatement et sans délai", et renforcer d'urgence le vocabulaire poétique si pauvre et si chétif ! Ensuite, il importe de rejeter les genres littéraires du Moyen-Age et d'user seulement des genres que Grecs, Romains, Italiens ont rendus immortels : odes, élégies, épigrammes, églogues, comédies, tragédies, voir sonnets. Ce n'est pas tout : voici posées les lois de la versification fondée sur la rime et sur l'alternance des rimes masculines et féminines. Enfin le poète doit s'efforcer vers le sublime, car l'agrément ne suffit pas, la source de l'inspiration du poète étant divine. Des autres enseignements proposés ici et là, il résulte que le poète n'atteindra le beau que par l'imitation des anciens, en assimilant leurs procédés, et, cela est utile pour toutes les écoles et pour tous les siècles, le poète doit s'acharner, par un effort assidu, à la recherche passionnée de l'expression. A ce prix seul l'œuvre d'art sera créée.

Pratiquement, les préceptes ne sont pas toujours obéis même par ceux qui les formulent avec le plus de ferveur. Du Bellay avait beau écrire : "chante-moi ces Odes inconnues encore de la Muse française, d'un luth bien accordé au son de la lyre grecques et romaine, et qu'il n'y ait vers où n'apparaisse quelque vestige de rare et antique érudition", les poètes doués gardent toujours une certaine indépendance.

Il est incontestable que les préceptes de *Défense et Illustration* pesèrent, du moins agirent, deux siècles durant, sur la littérature française. Les fondateurs de l'École s'en dégagèrent peut-être à leur insu.

S'ils s'affiliaient à l'antiquité, les poètes de la Brigade, disons de la Pléiade, demeuraient d'une inspiration assez libre. Ronsard et du Bellay, parmi les autres, eurent l'originalité d'être des poètes de terroir. Ils se rattachent à leur province par tous les liens de leur jeunesse, et ont l'ambition d'en être l'honneur. Ils ont l'orgueil de leur race et plus encore le sentiment profond de ce qui les unit à la terre de leur berceau. Le chantre inoublié du "Petit Liré" glorifie assidûment son Anjou comme Ronsard son Vendômois. Et on n'aurait pas tort de dire que l'œuvre antique qui inspire Du Bellay est toujours tellement "repensée" par lui qu'on croirait qu'il a tiré le sujet tout entier de l'observation de son pays.

Voilà qui n'est pas à méconnaître non plus lorsqu'on étudie *Défense et Illustration de la langue française*. Et n'est-ce pas là le plus durable manifeste de la littérature française ? C'est un de ses mérites aussi de n'avoir pas découragé les générations successives d'en composer beaucoup d'autres !...

J. ERNEST-CHARLES



Le Paris des Parisiens

Quinze jours de vacances à Paris, c'est le rêve de tout bon Parisien. Les étrangers ne connaissent pas leur chance ils nous envient notre ville, qu'ils possèdent mieux que nous. Le Parisien de Paris, qui retrouve chaque matin ses habitudes, ne s'écarte guère de leur chemin : s'il connaît le Paris des lumières, c'est par les magasins à gros tirage qui lui parlent d'un monde inconnu, tout proche et fabuleusement lointain. L'étranger, lui, n'est venu que pour ce monde : tout l'y guide, et s'il a de l'argent il emportera des souvenirs que le Parisien n'imagine qu'en songe, ou dont l'idée ne lui vient même pas.

Ne croyez pas qu'il boude son plaisir : il en a d'autres, plus familiers — des plaisirs de provincial endormi dans sa province. Paris n'est qu'une agglomération de villages, de "faubourgs". Evidemment, il y a "le centre" : le quartier de l'Opéra, les Champs-Élysées, Saint-Lazare. Quand la Parisienne va "en ville", c'est vers la Madeleine qu'elle se dirige : elle fait un tour dans les grands magasins, puis remonte le Faubourg Saint-Honoré. Elle revient remplie de visions : et son mari, qui ne fait que traverser ces quartiers pour se rendre à ses affaires, ou même n'y passe que par hasard, de loin en loin, n'est pas sans craindre ces retours trop enthousiastes ces descriptions de chapeaux ou de robes, tout ce lyrisme féminin auquel il lui faudra céder. Pour lui, "le centre" est un lieu frivole, dont sa femme connaît trop bien les méandres

et qu'il explore rarement à son bras. Il ne s'y risque avec elle que le soir, les boutiques fermées, pour aller au cinéma ou — moins souvent — au théâtre. Le samedi soir, toute une province venue des Invalides ou de la Plaine Monceau déferle sur le Boulevard des Italiens : après le spectacle, certains s'attableront au café, pour une demi-heure ; mais ils n'attendront pas le dernier métro pour rentrer.

Quand on habite sur la Montagne, tout près du Panthéon, la Place de la Concorde semble très loin ; aller jusqu'au Chatelet c'est déjà l'aventure. La distraction dominicale ? elle est sur place, dans les bals-musette ou les cinémas du quartier. Les amoureux et les enfants ont le Luxembourg tout à eux : le soir, des couples enlacés cherchent l'ombre poétique des rues étroites, la complicité des réverbères falots, le décor mystérieux d'un réel comme on n'en voit que dans les films.

Quant au peuple de l'Ile Saint-Louis, son particularisme est plus net encore. S'il traverse le pont, l'insulaire dira : "Je vais à Paris", tout comme il y a trois cents ans ses ancêtres. Il y a les familles de l'Ile, dont certaines datent du temps de Le Vau. Des Anglais, quelques Américains ont élu demeure dans les vieux hôtels : l'air ambiant les métamorphose vite, et leurs amis, qui s'en émerveillent ne les voient pas sans mélancolie vivre à leur aise dans le passé.

Combien de Parisiens sont-ils montés sur la Tour Eiffel ? Peut-être pas un sur cent : encore ces derniers se sont-ils donné comme excuse la visite d'une tante lyonnaise ou d'un cousin gascon. Dans l'ascenseur qui les conduit au sommet, ils ont compris pour la première fois la diversité des langues de la terre. Jusqu'alors, seul l'anglais leur était vaguement familier : mais dans cette cage de soixante mètres cubes,

ils entendent les rudes syllabes vikings se mêler au ramage bengali, le volubile italien faire pièce au castillan énergique, la psalmodie arabe et les vocables sautillants du chinois. Cette leçon de géographie linguistique ne sera pas perdue pour notre Parisien : il en tirera des effets à l'usage des provinciaux qu'il pilote. Mais en somme, la vue sur Paris ne l'étonnera pas outre mesure ; il connaît le plan de sa ville, et cela lui suffit.

Je connais des Montmartrois qui ne sont jamais allés "à Montmartre" : à trois minutes de la Place du Tertre, dans le vague murmure des flonflons, les rues s'endorment dès que tombe le soir, dans un paisible sommeil de sous-préfecture. Un soir, quelque ami suisse ou brésilien de passage vous entrainera dans une boîte de nuit : vers trois heures, on se séparera très contents les uns des autres ; mais, n'était l'occasion imprévue, le Parisien resterait en défiance contre ces lieux d'où l'on sort presque à l'aube, inquiet un peu d'avoir trop bu. Il croirait volontiers que ces plaisirs, sans doute agréables à d'autres, ne le sont qu'en vertu d'un dépaysement qu'il n'a nulle raison d'éprouver. Il se trompe, et le reconnaît de bonne grâce, quand une fois il les a goûtés : mais il ne les goûte qu'en passant, et peut-être le dépaysement-ils davantage que les étrangers qu'il y côtoie.

Sa grande distraction, c'est de "faire" les Champs-Élysées le dimanche. En semaine, aux heures ouvrables s'entend, l'avenue est animée d'une foule au rythme rapide, gens d'affaires, journalistes, élégantes allant aux emplettes, cousettes ou dactylos se rendant au travail, et dont la démarche pressée contraste avec celle des flaneurs. Le dimanche, les flaneurs sont les maîtres : sur le trottoir des numéros pairs (l'autre est moins favorisé) le flot montant et le flot descendant se croisent, contournant les longues queues à la porte des

cinémas. C'est une coulée lente, épaisse : pas de bousculade : l'inertie de chacun s'abandonne au mouvement de tous. Ce jour-là, les habitués des Champs-Élysées s'en éloignent, ne les reconnaissant plus : mais les autobus, les métros, déversent sans arrêt les Parisiens venus tout exprès de leurs villages, accomplir ce rite dominical : la promenade aux Champs-Élysées.

Ainsi les vrais Parisiens, ces touristes du dimanche, visitent-ils les lieux mêmes qu'admirent tant les étrangers. Étrangers, ne le sont-ils pas un peu dans ces quartiers dont la légende, célébrée aux quatre coins du monde, revient aux Parisiens en écho ? Tout comme un citoyen de New-York ou un habitant de Buenos-Ayres, le Parisien qui déambule sur la Concorde et les Champs-Élysées reconnaît avec plaisir l'image conventionnelle et charmante qu'il n'a pas le temps de voir d'ordinaire, et qui lui est moins une présence vivante qu'un cliché en première page de l'album aux souvenirs. Ce Paris n'est pas *son* Paris : quelque jour peut-être, s'il en a le loisir, il le visitera comme un hôte, et finira, l'ayant exploré par l'aimer de nostalgie.

PIERRE EMMANUEL



LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

MARGUERITE BOLANAKI *Une nuit sur le Bosphore.*

U*ne nuit sur le Bosphore* (1) ne pouvait pas être écrit par un homme et ceci me paraît être tout à la louange de Marguerite Bolanaki, qui a su conserver au texte une qualité intimement féminine au lieu de chercher à imiter les romans d'hommes — (mes excuses à Simone de Beauvoir : oui l'essence féminine est de se vouloir femme). Chez elle, au lieu d'un univers ou du moins d'un milieu et d'une époque qu'un auteur mâle cherche à recréer en toute objectivité—ou avec une subjectivité voulue qui, encore, n'est affirmée que parce qu'elle fait partie d'une reconstruction totale exacte,—l'univers se ramène avec une touchante simplicité à deux personnes ou tout au plus à trois, mais comme on sait, le troisième, dans l'univers de la femme, c'est *l'autre*, tandis que le second, c'est *lui*. — Le mode d'exposition est aussi essentiellement féminin, c'est celui de la confidence et d'une confidence combien romantique puisqu'elle se situe entre Elle et Lui par une nuit au clair de lune sur le Bosphore. Ce qui rehausse le ton, cependant, c'est que le lyrisme inévitable de ces épanchements est sobrement contenu par des analyses psychologiques assez lucides et parfois même profondes, du moins en ce qui concerne le caractère féminin. — Il y a un accent de passion de

1) Editions SEFI, Paris 1949.

retenue, un ton discret qui donne à ce livre un ton de simplicité dépouillée qui ne manque pas de valeur dramatique et qui atteint même par moments à une qualité de lyrisme classique c'est-à-dire au tragique vrai : l'intensité et la distinction des sentiments évoqués sont celles de la *Princesse de Clève* et non celles de la *Madone des sleepings*, et l'on regrette vraiment que le titre et les noms des personnages, Patricia Dargens, Caryl Whitherley, Michel Dargens, et certains épisodes, comme celui de l'aventure de Caryl avec Evelyne Mac Lean sur un yacht qui va faire une croisière en Méditerranée, soient dans le style du roman boulevardier de 1925. La qualité sobre de l'ensemble, cette tenue serrée des sentiments en est quelque peu amoindrie et c'est surtout une fausse note, une différence de plan esthétique.

Le thème du roman dans ce qu'il a d'essentiel, est d'ailleurs assez près des grands motifs de la tragédie puisqu'il s'agit d'une espèce de fatalité qui empêche que *Lui* et *Elle* ne s'atteignent jamais. Alors que la rencontre est facile avec tous les *autres*, eux seuls ne parviennent pas à se joindre. Et pourtant ils se sont aimés dès le début. — Mais précisément pour cela une série de hasards, de menus incidents, vont empêcher chaque fois la rencontre décisive. Ainsi le vrai *dialogue*, celui dont on ne revient pas, n'a jamais eu l'occasion de se lier entre eux jusqu'ici mais c'est précisément à lui que nous assistons, alors que les héros sont déjà vers le déclin de leur maturité. Et c'est là que le ton se hausse à une émotion d'un naturel et d'une simplicité profonde. Car voilà que ce dialogue d'une sincérité absolue aura été lui aussi vain : il ne semblerait y avoir aucune raison qui puisse empêcher désormais que *Lui* et *Elle* ne se jettent dans les bras l'un de l'autre et que le dialogue n'aboutisse, vers le haut, au silence de l'Unité enfin achevée. Mais non, cette

étrange fatalité continue à peser sur eux par de menues timidités, des gestes d'orgueils, des habitudes et le dialogue se résoudra, vers le bas, dans une séparation pour ainsi dire involontaire mais qui apparaît avec toute la grandeur de l'inévitable, en deux monologues, en deux vies, d'une inspiration résignée. Pourquoi ratent-ils ainsi leur vie? cette séparation est amenée avec une lenteur et une soudaineté presque inconscientes et avec une nécessité irréaliste et voilà qu'elle est déjà arrivée, qu'elle est déjà du passé, depuis quelques secondes, depuis quelques minutes et qu'ils savent l'un et l'autre qu'elle est définitive.

Quel dommage que ce grand thème du dialogue inexplicablement manqué, qu'a traité avec une autre complexité Aragon dans *Aurélien* soit terni ici par quelques fausses notes esthétiques et par certaines banalités psychologiques, surtout dans le caractère masculin. Mais c'est peut-être une qualité, car c'est le monde féminin qui parle ; et même le style Dekobra des noms et des banales aventures prend la valeur d'une rengaine qui s'enlace autour de la tragédie dépouillée et lui donne un mélancolique et baroque caractère de présent qui, s'il était voulu, serait d'un art très raffiné — Mais qui empêche le lecteur de le vouloir interpréter ainsi ?

Marguerite Bolanaki révèle en tout cas une très belle intensité d'âme mais qui n'est pas encore suffisamment servie par son talent d'écrivain ; elle finit malgré tout par s'exprimer assez pour qu'on regrette la magnifique tragédie que ce roman aurait pu être. C'est un talent qui va certainement progresser et dont il faudra attendre les livres futurs avec intérêt.

ALEXANDRE PAPADOPOULO

LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

SIMONE DE BEAUVOIR : Le deuxième Sexe

Sur la condition de la femme dans le monde moderne, Simone de Beauvoir vient de présenter au public une étude en deux volumes (1) qui a donné lieu à des critiques fort contradictoires et le plus souvent sans aucun rapport avec son contenu réel. Quel est donc ce livre — ce monstre, en somme ? Les uns s'en offusquent, le trouvant scandaleux ou trop révolutionnaire à leur goût. D'autres, cependant, se plaignent de n'y rencontrer qu'un tissu d'évidences... Mais les premiers clament leur indignation sur un ton si aigu, avec un tel manque de contrôle dans le choix des expressions et souvent une si âpre exigence de pudeur à l'encontre de certaines réalités, qu'on en vient à se demander si le mal qu'ils condamnent ne serait pas plutôt un mal qui les obsède. Quant aux seconds, cette prétendue banalité qu'ils dénoncent les a probablement dispensés d'une lecture tant soit peu attentive de l'ouvrage : car les thèmes connus et dépourvus d'intérêt auxquels ils prétendent le réduire ne s'y rencontrent en fait que ressaisis selon des perspectives dont on peut bien redouter les implications pratiques, mais dont on conviendra en tout cas qu'elles modifient profondément le sens et la portée de ces thèmes. Une fois de plus, force est donc de renvoyer dos à dos la plupart des critiques, tous ceux dont les condamnations hâtives ne parviennent en fin de compte qu'à s'entre-

(1) éd. Gallimard, Paris 1949.

détruire — laissant intacte la cible que de part et d'autre elles se proposaient d'atteindre. Une fois de plus, comme dans tous les cas où la passion se substitue à la lucidité, le lecteur soucieux de comprendre se voit contraint, pour accéder à l'œuvre elle-même, de la délivrer d'abord des masques et des travestissements dont elle a été tour à tour affublée.

Récemment, comme je m'entretenais avec elle des réactions de la critique à l'égard de son livre, Simone de Beauvoir m'avoua combien ces réactions l'avaient surprise — car elle avait eu plutôt en l'écrivant, la désagréable impression "d'enfoncer des portes ouvertes"... Depuis lors, elle a pu se convaincre qu'il n'en était rien. Dans le courant de la même conversation, elle venait d'ailleurs de m'assurer qu'elle n'avait eu aucun mérite à poser de tels problèmes, qui manifestement "étaient dans l'air". Là encore, les faits contestent aujourd'hui une semblable affirmation. Certes, le malaise était indéniable dans les rapports entre hommes et femmes : mais les femmes elles-mêmes — qui pourtant le subissaient directement, sous les formes les plus diverses et souvent les plus douloureuses — semblaient peu soucieuses d'en approfondir la signification. Bien sûr, il y avait aussi les revendications féministes, celle du droit de vote par exemple, et d'une façon générale le souci, manifesté dans la plupart des pays du monde par une certaine proportion des femmes, de devenir des *citoyennes* au même titre que les hommes. Mais précisément la mise en avant de semblables revendications risquait de différer la prise de conscience d'exigences plus fondamentales. Et c'est en effet ce qui n'a pas manqué de se produire : le problème a semblé résolu, quand sa solution même — tout en apportant d'utiles modifications à divers *facteurs objectifs* de la condition féminine — demeurait en réalité purement formelle, et à peu près inopérante.

Finalement, cette solution a servi d'alibi à tous ceux et à toutes celles qui redoutent par dessus tout la contestation de leurs propres attitudes, et *l'effort subjectif* qu'il leur faudrait accomplir pour les modifier de façon profonde et durable. Il y avait donc malaise, il y avait même souvent malheur : mais on évitait d'en convenir, ou plutôt, quand le mal était trop manifeste, on s'empressait de lui trouver quelque explication satisfaisante — invoquant par exemple, avec "l'éternel féminin", l'inéluctable antagonisme entre la "nature" de l'homme et celle de la femme.

Aujourd'hui la situation est en gros demeurée la même. D'où ce déferlement d'hostilité à l'égard d'un ouvrage qui, tout à la fois, dénonce le *mythe* de la supériorité masculine, montre comment l'homme a contraint sa compagne tout au long de l'histoire à se concevoir à partir de lui et par rapport à lui, et convie les femmes à ressaisir la responsabilité de leur existence en lui conférant une signification qui ne soit plus soumise à ce détournement. L'auteur ne conteste d'ailleurs pas qu'on puisse parler d'une infériorité féminine : mais la question est de savoir si cette infériorité est inscrite dans une sorte de destin absolu de la femme, ou s'il s'agit d'un état de fait dû au maintien prolongé des femmes dans une situation d'infériorité. Sur ce point, Simone de Beauvoir met aisément en lumière l'impuissance des explications déterministes, aux trois niveaux de la physiologie, de la psychologie et des structures économiques, à rendre compte de cette "féminité" que l'homme attribue à la femme — la faisant être *pour lui et par lui*, aux dépens de ses possibilités d'existence *pour elle-même et par elle-même*. Perspective que l'auteur exprime en de saisissantes formules : "L'humanité est mâle, et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui... Elle se détermine et se différencie

par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre" (I,15).

Cependant, sans doute aurait-il suffi, pour neutraliser cette perspective masculine, d'une perspective inverse adoptée par les femmes à l'encontre des hommes. Or, dans la réalité, la femme a consenti, le plus souvent, à jouer ce jeu dont l'homme avait posé les règles. Seulement, elle l'a joué, elle le joue encore, dans la mauvaise foi. Et son attitude, à moitié complice, à moitié révoltée, la condamne à s'enliser dans sa situation d'autant plus irrémédiablement qu'elle prétend la nier : plus elle récrimine contre cette réalité secondaire et ce rôle mineur qui sont devenus les siens, plus elle confirme le choix qu'elle fait de s'y soumettre et plus elle resserre les liens qui la rendent esclave. Car il ne s'agit point de se révolter, de nier et de récriminer, mais d'assumer une situation — dépourvue de sens et bloquée sur elle-même pour la dépasser vers des rapports authentiquement humains.

Il serait tout à fait dérisoire de prétendre fournir, d'un ouvrage tel que *Le Deuxième Sexe*, un compte rendu tant soit peu représentatif de son contenu réel. Rappelons seulement qu'après avoir pris soin de préciser "qu'aucune femme ne peut prétendre sans mauvaise foi se situer par delà son sexe", l'auteur s'attache à faire la part entre ce qu'il peut y avoir d'irréductiblement *féminin* dans la condition féminine, et tout ce qui s'y surajoute actuellement — c'est-à-dire tout ce qui relève du mythe et constitue le trop fameux "mystère féminin" : cette Femme imaginaire qui est devenue plus réelle que l'autre et qui apparaît tout à la fois au gré du regard masculin et de sa propre soumission, comme la Déesse ou la Mégère, comme la Séductrice ou l'Ange du foyer, comme le bien le plus

précieux ou comme le plus coûteux des parasites. Une partie consacrée aux divers aspects des situations féminines dans le cours de l'histoire, une autre où l'auteur dégage de l'œuvre de quelques grands écrivains (Montherlant, D.H. Lawrence, Claudel, Breton, Stendhal) leur attitude à l'égard de la femme, complètent le premier tome. Le second, qui a pour objet "l'expérience vécue", envisage et décrit tour à tour la constitution progressive de la "féminité" chez la petite fille et l'adolescente ; la situation de la femme mariée, de la mère, de la femme âgée ; les veines tentatives, enfin, de celles qui s'efforcent de justifier individuellement leur existence, sans concevoir la nécessité d'une libération collective. Un dernier chapitre esquisse dans ses grandes lignes ce que devrait être cette libération pour permettre aux hommes et aux femmes, *par delà leurs différenciations naturelles, d'affirmer sans équivoque leur fraternité.*

Quiconque aujourd'hui refuse de s'en tenir à l'hypocrite noblesse des mots, aux fausses pudeurs du moralisme, aux derniers lambeaux des grandes apparences traditionnelles, quiconque préfère affronter la réalité, et les sourdes rancœurs et l'obstinée mystification qui la hantent, saura gré à Simone de Beauvoir d'être parvenue à poser d'aussi brûlantes questions dans une telle atmosphère de santé morale et d'humaine générosité. Le problème, toutefois, comporte-t-il vraiment quelque solution ? Pour l'auteur, il n'est pas douteux qu'il peut en comporter une, mais qu'elle n'est pas d'avance donnée, d'avance inscrite dans la réalité, et que les hommes et les femmes ont ensemble à l'inventer — en surmontant vers des conduites librement assumées la mauvaise foi qui les transforme au plus intime d'eux-mêmes, en ennemis inséparables. En d'autres termes, il appartient aux femmes de manifester, au travers d'un immense effort de ressaisisse-

ment, que la reconnaissance de l'homme par l'homme, c'est aussi la reconnaissance de la femme par l'homme — et que celui-ci, au même titre que celle-là, n'est lui-même, après tout, qu'un cas particulier de l'être humain.

FRANCIS JEANSON

*
* *

PAUL DESJARDIN : In Memoriam

Les Éditions de Minuit viennent de publier⁽¹⁾ à la mémoire de celui qui fut le prestigieux et insaisissable animateur de l'Abbaye de Pontigny un livre où se sont groupés dans un pieux hommage quelques uns des plus grands noms des lettres et de la philosophie, appartenant d'ailleurs aux tendances les plus diverses.

Après des débuts brillants dans la littérature qui lui promettaient une carrière toute tracée vers les plus flatteuses distinctions universitaires et académiques, Paul Desjardin se refusait de suivre la voie de la facilité et choisissait avec Spinoza de cheminer par des sentiers difficiles et rares mais qui mènent aux sommets véritables. Dans sa brochure *Le Devoir Présent* 1892, "il s'élevait, comme le dit Georges Guy-Grand, contre la désagrégation morale qui causait dans une partie de l'élite cultivée la perversion de la culture, le dilettantisme...". Desjardin consacre dès lors toute sa vie à combattre contre ces tendances : de là la fondation d'une sorte d'association morale, où l'action devait conserver une caractère intime pour porter préci-

(1) éd. Editions de Minuit, Paris, 1949.

sément jusqu'au fond de la conscience. Jusqu'au bout Paul Desjardin fut convaincu qu'à côté de l'action de masses, forcément plus rigide et plus extérieure, qui ne peut se réaliser qu'à travers l'appareil complexe d'un parti, dont ce n'était pas sa vocation propre de s'occuper, il y avait place, à égale distance de la politique pure et de la tour d'ivoire, pour *une action morale*. — On voit tout de suite combien il se différenciait des partisans de petites associations ou de chapelles de *happy few*, réunis pour cultiver leur moi dans un but de satisfaction esthétique. Desjardin lui, *s'engage* et le titre de l'association *Union pour l'action morale* trace bien son programme. Le but des réunions n'est nullement de cultiver le moi, mais d'approfondir en soi l'homme, dans ce qu'il a d'universel et de positif afin que cet homme en se connaissant mieux puisse mieux comprendre ses semblables. Une action en profondeur destinée à former un certain nombre de consciences pensant juste et qui puissent constituer autant de centres d'action et d'attraction. Conception christique de l'action, les 12 apôtres... Conception socratique quant aux modes de réalisation. Car pour Desjardin, comme pour les anciens grecs et pour Spinoza, tout mal, individuel ou social, est synonyme d'erreur et la vérité se trouve par une libre discussion où l'on apprend à abandonner ses préjugés de toute provenance et les idées insuffisamment claires et distinctes. Toute sa vie désormais, et surtout à partir de la réalisation des décades de l'Abbaye de Pontigny, Desjardin jouera ce rôle de Socrate et cherchera à faire accoucher les âmes de leur vérité, persuadé qu'ainsi elles ne peuvent que se rencontrer, car la vérité est universelle.

Cette conviction intellectualiste de P. Desjardin explique le changement de dénomination qui intervint peu de temps après la constitution du groupe car

l'association s'appela désormais l'*Union pour la Vérité*. Elle définissait ainsi son but et sa méthode : "Aider ses membres à se former des jugements justes, par la pratique de la discussion libre et ouverte, répandre à son exemple dans le public l'inquiétude de la vérité et du droit avec le désir d'en faire une recherche exacte et de s'y ranger". Chaque terme de cette définition témoigne combien Paul Desjardin, après Socrate, après Spinoza, vivait vraiment dans cette expérience de la vérité dont la clarté fait s'évanouir tous les faux problèmes et remet automatiquement la volonté sur le chemin de la justice, qui ne peut être qu'un apostolat lorsqu'elle est aussi fortement sentie.

A côté des *Libres Entretiens*, qui se tiennent depuis lors et jusqu'aujourd'hui dans un vieux local, rue Visconti, un *Bulletin* était publié où se reflétaient les principales discussions. — Comme le dit Georges Guy-Grand : "Tout historien véridique de la pensée et de la sensibilité françaises devra consulter les collections du *Bulletin* et des *Entretiens* et les publications presque toutes confidentielles qui dorment sous la poudre des rayons". La plus remarquable de ces publications restera sans doute le *Calendrier-Manuel des Serviteurs de la vérité*, demeuré inachevé de par sa nature même, qui est d'être "ouverte" mais qui, comme on l'a dit, est peut-être "le plus beau traité d'humanisme qu'on nous ait jusqu'à présent donné".

En 1910, P. Desjardin eut la chance de trouver une abbaye cistercienne assez abîmée qu'il restaura et où il invita dès lors pour des séjours de 10 jours, (les fameuses décades), des personnalités célèbres du monde des lettres et des arts, de la politique, de la philosophie et des sciences de tous les pays, comme des étudiants, des normaliens qui avaient ainsi l'occasion d'entendre discuter dans l'intimité quelques uns des plus grands esprits de notre temps. Desjardin,

ou quelque autre désigné par lui, tenait le rôle de directeur des débats. Les conversations se continuaient en apartés dans les jardins, sous la célèbre charmille et l'on faisait bonne chaire, grâce à Mme. Desjardin qui s'occupait de tout le côté matériel de l'organisation. Cet aspect n'était certes pas le moins important car sans une organisation parfaite, qui exigeait un dévouement de tous les instants, sans la chaleur communicative des repas et la douceur d'une vie bien réglée, les discussions auraient pu devenir moins amènes. Durant les dix années qui vont de 1930 à 1940, ces décades de Pontigny se firent tellement célèbres qu'elles risquèrent de tomber dans la mondanité superficielle. Et qu'elles aient cotoyé constamment le danger de devenir "le dernier salon où l'on cause" est incontestable. Mais il est vrai que grâce au tact inimitable et à l'intention profonde toujours présente que Paul Desjardin savait manifester d'une boutade, d'une répartie qui relevait le débat, la mondanité était cotoyée sans cesse mais on évitait aussi sans cesse d'y tomber.

Cette abbaye de Thélème mena une vie animée jusqu'à la guerre de 39. — Une seconde fois les événements venaient infliger un démenti combien douloureux au rêve de coopération intellectuelle internationale auquel Paul Desjardin avait dédié toute sa vie. Ce fut cet anéantissement de tous ses idéaux qui acheva sans doute celui pour qui les hommes ne devaient avoir qu'une patrie, la Vérité. Avec sa lucidité critique, il avait vu d'ailleurs arriver la catastrophe et pour réagir contre les antagonismes passionnels qui se déchaînaient et qui rendaient la discussion socratique de plus en plus difficile il avait fondé à la veille de la guerre un mouvement de l'*Amitié Enseignante* pour lequel il avait trouvé ce magnifique slogan et assigné comme but d'être une *Anti-Babel*. Les hommes de tous les pays construisaient harmonieusement

la Tour lorsque le Dieu Jaloux vint transformer leur coopération magnifique, symbole de l'effort humain, en anarchie en les faisant parler chacun une autre langue. Ainsi les passions empêchent la construction d'un humanisme universel qui font effectivement parler "une autre langue", même quand on utilise les mêmes mots. L'ambition de Paul Desjardin a été toute sa vie de faire parler à tous la langue de la vérité. Il voyait maintenant qu'à part la clarté de la Vérité, il fallait un sentiment pour contrecarrer la haine qui se déchaînait et ce ne pouvait être que l'amitié. Elle seule pouvait rétablir la possibilité du *dialogue*.

Paul Desjardin est mort le 10 Mars 1940 n'ayant pas vu, du moins, l'horreur de son pays envahi et du mensonge qui devait longtemps l'ensevelir ni la lessive des soldats allemands séchant sur les ifs du jardin et leurs canons alignés sous le cloître de Pontigny.

*
* *

Durant l'occupation il ne put être question de continuer les Libres Entretiens. — Mais aussitôt après la guerre, grâce à l'obstination de Mme Paul Desjardin, de sa fille, Mme Anne Heurion, de George Guy-Grand, de Henri Roddier, et d'un groupe de fidèles, les entretiens reprurent à Paris d'abord, où l'Union pour la Vérité revêcut, et les décades continuent, grâce au dévouement de Mme Heurion et de son mari dans une autre abbaye restaurée, l'Abbaye de Royaumont, dont la renommée s'étend déjà au delà des frontières(1).

(1) On a pu lire dans le No. de Février 1950, p. 300 le témoignage de gratitude de notre collaborateur égyptien, Raouf Kamel, Docteur ès lettres, Maître de Conférences à l'Université Fouad Ier.

L'œuvre accomplie par Paul Desjardin est si noble d'intentions,—elle a été pour lui un apostolat de toute une vie, elle a même certainement eu une influence individuelle considérable—, qu'on ne peut s'empêcher de regretter que le monde soit ainsi fait qu'une telle action demeure malgré tout, sinon inutile, du moins inefficace au but même que son fondateur se proposait.

Paul Desjardin a été, on ne l'a pas dit assez dans les articles rassemblés dans ce livre, un philosophe de l'ancienne Grèce. C'est le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre, certes, mais aussi la définition du malentendu historique de son action. C'était sans doute la réincarnation d'un autre Épicure avec son culte de l'amitié, de l'entretien non dogmatique.

Seulement à l'époque de Platon, de Zénon et de Chrysippe, c'était effectivement les groupes d'amis qui faisaient la politique de la cité. C'était le temps de l'action individuelle, nous vivons le temps de l'action partisane. C'est là une réalité historique objective qu'il est vain de discuter mais que nous subissons avec tout ce que ce mot de partisan compte de bonnes comme de mauvaises acceptions.

Certes les disciplines intellectuelles prônées par Paul Desjardin sont entièrement valables et certes il est plus que jamais essentiel que l'individu se connaisse et s'approfondisse jusqu'à l'humain. Plus que jamais il s'agit de réapprendre la même langue, même quand on s'exprime en chinois, en norvégien et en bassuto, afin de construire ensemble la tour symbolique de l'humanisme triomphant. Mais un couvent laïque pareil à celui qu'a réalisé Paul Desjardin ne saurait, hélas, prétendre à cette action généralisée. Et s'il fallait qu'ils se multiplient on reviendrait à une ampleur d'organisation qui est celle des partis.

Les Petits Romantiques Français

Le volume sur les *Petits Romantiques Français* ⁽¹⁾ que les éditions des Cahiers du Sud ont chargé Francis Dumont de diriger est certainement d'un très grand intérêt aussi bien pour le public profane que pour les spécialistes. Tout homme cultivé trouvera là une série d'études et un choix de textes qui l'éclaireront sur les aspects moins connus du Romantisme. Et pour le spécialiste ce numéro constitue un ouvrage de références très commode sur le courant Petit Romantique.

A travers les études d'Armand Hoog, de Pierre Castex, d'Édouard Dolléans, de Tristan Tzara, d'Yves Tessier, de Jean Rousselot, de Francis Dumont, de Raymond Queneau, de Joe Bousquet, de Lise Deharme, de Maurice Garçon, de Ph. Van Tieghem, de F. Baldensperger, nous retrouvons les caractères de toute une époque et d'un milieu qui n'avait pas été systématiquement explorés et où l'on fait connaissance avec des poètes tels que Aloysius Bertrand, Pétrus Borel, Philarète Chasles, Esquiros, Xavier, Forneret, Charles Lassailly, Philotée O'Neddy, Alphonse Rabbe, Lefèvre-Deumier et plusieurs autres.

Cependant, devons-nous dire que nous n'avons pas été convaincus par le sens spécial et fort que Francis Dumont entend donner à l'appellation des "Petits Romantiques" ? Il s'agirait non pas seulement de poète romantiques mineurs, ce que nul ne conteste, mais d'un groupe dont l'attitude commune aurait

(1) éd. Cahiers du Sud, Paris, 1949.

une signification philosophique différente de celle des grands romantiques. On veut nous présenter avec les Petits Romantiques un groupe ayant une attitude métaphysique intense et consciente et dont le lieu commun est la révolte blasphématoire et frénétique contre tout l'ordre établi et non seulement l'ordre social et littéraire mais contre l'ordre de la morale la plus élémentaire, contre l'ordre de la nature, contre la raison, contre la vie même.

Et Armand Hoog tire avec beaucoup de pénétration toutes les conséquences logiques d'une telle attitude de négation totale, montre combien elle était plus radicale et plus révolutionnaire que celle des "Grands Romantiques" et combien elle se rapproche davantage des mouvements de négation désespérée qui ont également essayé de fonder sur la révolte absolue une nouvelle esthétique, tels que ceux de Lautréamont et des Surréalistes. C'est évidemment une très séduisante perspective qui donne beaucoup d'intérêt à l'article de Hoog et qui fouette la curiosité pour mieux connaître les représentants du groupe. Mais, au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture des autres études qui composent le numéro, la thèse soutenue par Francis Dumont, Hoog et dans une certaine mesure par Pierre-Georges Castex, paraît de plus en plus une construction de l'esprit. Celui-ci déjà note que les personnages qui répondent le mieux à la définition que l'on veut donner des petits romantiques se trouvent dans les créations des grands romantiques. D'autres nous montreront ensuite que le même courant de révolte ou de frénétisme se retrouve dans différents siècles, notamment au début du XVII^{ème} et au XVIII^{ème}. Ils continuent, nous dit-on par ailleurs, et même se développent de nos jours. Dès lors on ne voit pas que le groupe de 1830 à 40 ait eu ce caractère compact et unique qui mérite une dénomination spéciale net-

tement localisée dans le temps et Tristan Tzara, qui pourtant doit s'y connaître, retrouve en eux l'exagération naturelle aux adolescents poètes de tous les temps lorsqu'ils viennent à se heurter aux dures réalités de la société et de la nature, si contraires à un idéal chimérique. Tristan Tzara n'a garde de prendre au sérieux en bloc toutes leurs déclarations, il discerne sans peine tout ce qu'il y a de provocation systématique à l'égard du "bourgeois", de ridicule conscient et d'humour, bref de "canular" dans leur attitude :

"En fait, écrit-il, une sorte de dandysme "je menfoutiste" domine l'attitude du poète, sans que, pour cela, la réaction de ses semblables lui soit totalement indifférente"..... "La turbulence irréductible et la misanthropie agressive des poètes encore sous l'emprise de l'adolescence révoltée, à la suite de certaines secousses sociales qui laissent un résidu d'insatisfaction dans leur esprit, peuvent ainsi donner libre cours à leur contradiction interne faite de dépit et d'humour, d'intransigeance et de complicité, d'insolence et d'espoir. On voit là, par ailleurs, poussée à l'extrême et en négatif, pour ainsi dire, l'image même de la classe au pouvoir reflétée par les signes précurseurs de sa propre négation". (p. 60 - 61).

Et en effet, des études comme celles de Jean Louis Audin sur Pétrus Borel ou de Jean Rousselot sur Philarète Chasles nous montrent combien la vie de ces auteurs ne correspondait guère à leurs déclamations d'adolescents. Pétrus Borel devint une sorte de sous-prefet aux champs en se faisant nommer Inspecteur à la colonisation à Mostaganem où il accomplit d'ailleurs une œuvre d'une valeur humaine autrement significative et autrement admirable que sa soi-disant révolte métaphysique : et l'on apprécie combien il est abusif de rapprocher ces poètes d'un

Marquis de Sade lorsqu'on constate qu'il est devenu maintenant "quasi-rigoriste, veut réformer les mœurs des colons, jugées par trop libres ("concupinage et enfants naturels") — fermer les cabarets ("deux seraient plus que suffisants") — etc.. "

Quant à Philarète Charles, il passa son doctorat ès-lettres, écrivit de remarquables études sur le Moyen-Age, les littératures anglaise et allemande, et termina professeur au Collège de France et Conservateur de la Bibliothèque Mazzarine. Cela montre non point que ces poètes ont complètement changé, car si la révolte avait la profondeur qu'on nous dit on ne changerait pas, mais seulement combien cette frénésie était dans la mode du temps et dans les mœurs de leur âge. Quant au désespoir, il tient essentiellement au caractère même des poètes de ce groupe qui est d'être des râtés, d'avoir manqué de génie et d'être écrasés par les Grands Romantiques. Ceux-ci, qui sont passés, comme toute la jeunesse de ce temps par la même phase, ont vite évolué parce qu'ils réussissaient leur œuvre.

Edouard Dolléans nous montre que cet accord entre les Petits et les Grands Romantiques était encore plus sensible sur le plan politique où ils étaient tous pour la liberté et pour une république sociale contre la Restauration contre la Monarchie de Juillet. Dolléans nous montre aussi combien sur ce plan comme sur celui de la littérature un Victor Hugo, un Lamartine étaient des révoltés plus positifs et plus efficaces que les frénétiques lorsqu'il parle des encouragements que ces grands Romantiques ne cessèrent de donner à d'autres poètes petits romantiques, qui n'avaient rien de commun avec le groupe précédent mais dont la révolte était certainement plus sincère et plus profonde, quoique moins littéraire.

Sur le plan de la valeur littéraire, tout le monde est d'accord qu'il n'y a pas grand chose à retenir sauf

cependant la poésie en prose qu'Aloysius Bertrand a illustrée le premier avec son "Gaspard de la Nuit", dont l'action, de l'aveu même de Baudelaire, sera très grande sur la génération suivante.

Comme on voit cet excellent numéro spécial éveille bien des problèmes et la diversité même des commentaires nous fait sentir d'une manière riche et vivante la personnalité de chacun des membres du groupe et nous rend sensible ce que leur époque avait de caractéristique et en même temps d'universel. Il faut vivement féliciter Francis Dumont, auteur d'une thèse sur Xavier Forneret, qui a su diriger avec autant de compréhension que d'eclectisme ce volume qui comble un vide réel dans la bibliothèque de l'honnête homme.

A.P.

* * *

JULIEN BENDA : De quelques constantes de l'esprit humain.

Il est des philosophes dont l'œuvre se cristallise immédiatement sous forme d'une doctrine : l'adjectif issu de leur nom inscrit dans la langue même leur consécration intellectuelle : on parle de la durée bergsonnienne, des dialectiques sartriennes, de la théorie heideggerienne de la mort. Chez d'autres philosophes, rebelles à l'esprit de système, l'exercice de la pensée se limite à un éparpillement d'analyses particulières ; chez Alain, par exemple, l'esprit d'analyse l'emporte sur l'esprit de système. Entre ces deux types de penseurs, M. Julien Benda occupe une position intermédiaire, assez représentative, je crois, de l'intellec-

tualisme français. Son œuvre n'a pas pris la forme d'une doctrine ; et ses analyses sont trop passionnées pour relever de la simple critique d'idées. Dans les débats intellectuels du monde moderne, il est plus qu'un spectateur intelligent, il défend une position. Cette combattivité qui l'a toujours caractérisé, on la retrouve dans son dernier ouvrage, dont le titre et le sous-titre — *De quelques constantes de l'esprit humain ; critique du mobilisme contemporain* (1) — révèlent assez le double sens de son projet, à la fois critique et polémique.

Que Benda défende, avec la passion que l'on sait un rationalisme réaliste aussi éloigné des envolées métaphysiques de la pensée hegélienne que du "mysticisme" de l'intuition bergsonienne, qu'il associe une forme polémique à une analyse intellectuelle rigoureuse, c'est l'indice d'une vigueur rationaliste qui contraste singulièrement avec la pente de la pensée contemporaine : depuis longtemps la perspective intellectuelle dans laquelle se situe Benda n'avait plus que de froids défenseurs, plus attachés, semble-t-il à la conservation d'idées anciennes qu'à l'intransigeante affirmation d'une permanence de l'esprit humain.

Devant un rationalisme inquiet, un intellectualisme honteux de lui-même, Benda concentre son débat sur la critique de la connaissance et la théorie de la science. Il n'attaque pas directement la doctrine de purs métaphysiciens comme Blondel, Le Senne ou Lavelle, non plus que l'existentialisme de Sartre. Il détecte avec beaucoup de justesse une sorte de transposition intellectualiste du "mobilisme" bergsonien chez Léon Brunschvicg ; sans qu'on pût parler d'in-

(1) Julien Benda : *De quelques constantes de l'esprit humain ; critique du mobilisme contemporain* — (Editions Gallimard, Paris 1950).

fluence directe, la pensée bergsonienne d'une intuition essentiellement mouvante, rebelle aux cadres rigides de la raison, devait amener des penseurs intellectualistes à substituer, par une sorte d'involontaire conciliation, une raison "souple", insaisissable, à la raison éternelle de la pensée classique. Le progrès des sciences physico-mathématiques, requérant désormais une armature logique plus complexe, devait aussi favoriser ce mouvement. Mais la pensée de la mobilité, réplique Benda, ne doit pas être pour autant une pensée mobile : "La pensée fine peut être très arrêtée. C'est au contraire la pensée épaisse, exempte de rigueur, qui est une pensée mobile". Le dynamisme de la pensée ne consiste pas à subir la mobilité des choses, mais à la comprendre en vertu d'un principe permanent d'explication intelligible.

L'intelligence analytique de Benda est ici servie par son sens de la polémique intellectuelle, il dépiste l'influence diffuse de l'anti-intellectualisme bergsonien sur des penseurs intellectualistes, et sur des savants eux-mêmes : "On dirait parfois, observe-t-il, que le bergsonisme a réussi à créer chez le savant une sorte de honte de sa propre nature".

Sans doute son débat contre Brunschvicg manque-t-il d'une critique détaillée de la théorie du concept et du jugement. C'est le mérite, mais aussi la limite, d'ouvrages tels que ceux de Benda d'être conçus pour un public assez large, et d'exclure par conséquent toute analyse philosophique trop technique. L'aspiration de Brunschvicg à un "rationalisme sans concepts" ne doit pas être entendu littéralement. Elle se fonde sur une définition étroite du concept, empruntée à la tradition scolastique. Mais Benda dénonce ici judicieusement quelque mauvaise foi chez son adversaire qui, pour mieux réfuter le rationalisme traditionnel, feint de le réduire à son acception la

plus étroite et la plus anachronique. Et Benda de conclure — ici le polémiste et l'analyste se rejoignent — que “la démagogie ne sévit pas uniquement dans la politique”.

En matière morale, le “mobilisme” aboutira à nier l'existence de tout principe moral fixe. En ce domaine encore Bergson apparaît un initiateur : sa morale “ouverte”, cherchant à coïncider avec le mouvement de l'élan vital, risque de nous livrer à un idéal perpétuellement instable, échappant au contrôle de la raison, inspiré par le dynamisme suspect de l'instinct. En terminant son ouvrage par une critique morale, Benda fait apparaître la motivation la plus profonde de son œuvre : le mobilisme de la philosophie contemporaine exprime en réalité dans le domaine intellectuel un nouveau style de vie. Dans un monde où l'action devient de plus en plus absorbante, où les progrès scientifiques se monnayent presque immédiatement en inventions techniques, il semble que la raison ait perdu son pouvoir autonome. Pour agir sur les esprits, elle doit se faire émouvante ; elle fait place alors à l'émotion douce de la pensée de Bergson ou de Valéry, ou à l'émotion violente, trépidante de la pensée existentialiste.

La valeur de la raison est éternelle ; et pourtant elle est aujourd'hui menacée, Benda admet ce paradoxe, qui justifie la forme passionnée de son œuvre et le dynamisme avec lequel il s'applique à défendre une conception statique de la raison. Ce faisant, ne réfute-t-il pas lui-même sa position ? Je ne le pense pas. Car ce paradoxe de la raison est inhérent à l'esprit humain ; une valeur éternelle n'a de vie que si elle s'incarne en nous. Quant au dynamisme et à l'énergie intellectuelle d'une pensée authentiquement rationaliste, nos contemporains les ont peut-être ou-

bliés : mais il suffit de relire Descartes ou Spinoza pour les retrouver. Sans doute l'accent du penseur rationaliste qu'est Julien Benda est-il plus âpre, plus polémique : il défend une position menacée.

JEAN-LOUIS BRUCH



Henri Rousseau *et les peintres primitifs*

La vie du douanier Rousseau fut tellement entourée de légendes et de mystifications que l'on est reconnaissant à M. Maximilien Gauthier de l'avoir étudiée avec la précision d'un historiographe (1).

Après avoir rejeté ce que la fantaisie du peintre, amplifiée par celle de ses amis, avait fini par faire tenir pour vrai, avouons qu'il ne reste pas grand-chose. Henri Rousseau était de petite bourgeoisie ; il n'a jamais fait la campagne du Mexique ; et il n'était même pas douanier, ayant été admis, par recommandation, à faire partie de l'administration de l'octroi de Paris, avec le titre de commis de 2ème classe. C'est seulement dans les quatre ou cinq dernières années de sa vie (il est mort en 1910) qu'il put tirer bénéfice de ses peintures grâce surtout à Guillaume Apollinaire, à Wilhem Uhde et à Ambroise Vollard.

L'ingénuité du personnage — et aussi les ironiques paradoxes de quelques apologistes qui avaient reconnu son génie — ont contribué longtemps à le desservir. Maximilien Gauthier écrit avec pertinence : “La tran-

(1) Maximilien Gauthier “Henri Rousseau”. Signalons que cette plaquette fait partie d'une précieuse collection de petit format où parurent déjà des études sur Friesz, Vlaminck, Despiau, Ségonzac, Dufy et sur le ferronnier Raymond Subes).

quille originalité de ses conceptions, de son sentiment poétique des choses, fait oublier souvent de rendre hommage à ses souveraines qualités de plasticien. Il n'y a là sans doute qu'un malentendu, mais il est grave ; car il égare encore bien des gens qui, l'aimant tantôt pour la candeur émouvante de son âme, tantôt pour les splendeurs intrinsèques de sa peinture, ne font que l'aimer à demi".

Le cas Rousseau est analysé avec une égale pertinence par M. Wilhem Uhde (1), qui eut le singulier mérite de s'intéresser à lui le premier et de discerner la grande importance que l'on devait attacher à sa peinture.

La petite équipe de peintres et de poètes qui le firent connaître vers le moment où eut lieu la fameuse rétrospective qui déclencha tant de sarcasmes (1912) n'a pas été sans contribuer à fausser les esprits. C'était le "gentil Rousseau" du poème d'Apollinaire, le naïf douanier dont l'imagerie semblait jaillir spontanément d'un cœur candide.

La réalité est toute autre. Henri Rousseau est né grand peintre, maître de sa technique et qui composait ses toiles fort sagement. On a trop parlé d'un "miracle Rousseau" lorsqu'il s'agit d'un phénomène, — évidemment fort déconcertant parce qu'il se manifestait pour la première fois —, mais qui se rattache intimement à la révolution apportée par l'irruption du primitivisme dans les arts de notre temps. Nous voulons parler de la "découverte" des arts préhistoriques, préhelléniques, romans et pré-romans, de l'art nègre, pré-colombien ou océanien.

Une curieuse préface de M. Henri Bing-Bodmer étudie les interpénétrations du primitivisme de Rousseau — antérieur à ces découvertes — et des nouvelles conceptions de l'art qui naissent d'une sorte de prise

(1) Wilhem Uhde - Cinq peintres primitifs (Librairie "Les Palmes").

de conscience du civilisé. Ainsi peut-on s'expliquer que Rousseau ait pu exposer au Salon des Indépendants depuis 1895 sans avoir été remarqué, et que son art n'ait été "découvert" qu'au moment où les premiers maîtres du cubisme découvrirent l'art nègre.

Tout cela n'a rien de fortuit et le préfacier peut écrire : "A un instant précis de l'évolution où la pensée tend à se reformer sous la pression du matérialisme, les surcivilisés, Picasso, Braque, Kandinsky, Klee, Mondrian ont opéré un retour sur eux-mêmes et abdiqué leurs héritages pour retourner aux sources de la création. Au même instant, il existe de fait une génération de primaires authentiques, aussi absolument inassimilables aux progrès que l'Hottentot ou le Bushmen, qui ont laissé une œuvre marquante parallèle et concomitante à celle des révolutionnaires intellectuels".

Le livre de Wilhem Uhde ne se borne pas au cas Rousseau : les "cinq maîtres primitifs" dont il est question, sont, en dehors de lui, des peintres qui furent ses amis et dont il fut le premier collectionneur : Vivin, Bombois, Bauchant et Séraphine. Le cas de Séraphine, la femme de ménage de Senlis, est le plus extraordinaire. Ses grandes toiles de fruits et de fleurs qui s'enflamment comme des vitraux de cathédrales composent une œuvre qui défie toute comparaison. "Sa genèse est incontrôlable, écrit W. Uhde ; elle échappe aux lois qui d'ordinaire régissent la peinture, bien qu'elle en satisfasse les plus extrêmes exigences".

Ces cinq peintres populaires, autodidactes et maladroits qui furent ou qui sont de petites gens, d'une très modeste situation, sont très différents les uns des autres. Chacun n'a puisé que dans son propre fonds. Et ce qu'il y a de plus remarquable c'est qu'ils soient apparus chacun isolément dans l'art contemporain

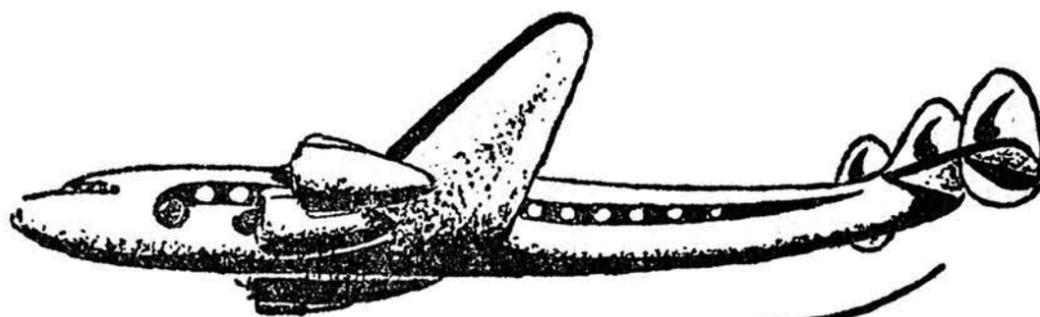
sans se connaître entre eux, sans même soupçonner leur existence. C'est ce qui les distingue de toute autre école de peinture, et c'est peut-être ce qui donne à leur œuvre ce caractère de fatalité qui apparaît au dernier grand tournant de l'évolution des arts.

Il convient d'ajouter que Wilhem Uhde ne se contente pas de la surface des choses. Il va d'emblée en profondeur et il le fait avec la plus grande aisance. Son livre est émaillé de maints souvenirs personnels : les textes qu'il consacre à ces peintures qu'il admire et qu'il aime sont d'une psychologie pénétrante et la manière dont il situe dans leur milieu des personnages d'exception donne à sa lecture beaucoup d'agrément. Nous ne partageons pas toujours ses enthousiasmes, et les peintres dont il nous entretient ne nous paraissent pas également valables ; mais son ouvrage est de ceux qui font réfléchir. Les chaos de notre temps, nous amènent notamment à reviser la conception de l'homme et du progrès de l'humanité : nous ne pouvons plus parler avec une orgueilleuse et tranquille certitude de la supériorité du civilisé sur le primitif.

BERNARD CHAMPIGNEULLE



Quand vos affaires vous appellent



Si vous gagnez un temps considérable dans vos déplacements vous pourrez être sur place pour vos affaires et c'est tellement plus sûr. Surtout vous pourrez en traiter d'avantage et augmenter ainsi vos bénéfices. N'hésitez pas.

AIR FRANCE

Le Caire: Midan Soliman Pacha Tél. 79915

Agence : Imm. Sheppard's Tél. 45670

Alexandrie : 3, rue Fouad 1er Tél. 20941

AINSI QUE TOUTE AGENCE RECONNUE

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Capital Souscrit	L.Eg.	1.000.000.—
Capital Versé		500.000.—
Réserve		200.000.—



**Siège Sociale au Caire, 45, Rue Kasr el Nil.
Siège à Alexandrie, 16, Rue Talaat Harb Pacha.**



**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**



**Location de coffres privés modernes dans
une chambre forte.**



R.C.C. 39

R.C.A. 692

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha



**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.**

CORRESPONDANTS

DANS LE MONDE ENTIER.



Toute Opération de Banque

Location de Coffres Forts

Caisse d'Epargne

FOIRE

INTERNATIONALE

DE LYON

15 - 24 AVRIL 1950

FRANCE["]-ASIE

Revue de Culture et de Synthèse

Franco - Asiatique

- Pour tous ceux qui désirent se tenir au courant de la culture de l'Extrême-Orient et de l'évolution de ses élites, la revue mensuelle France-Asie est une référence indispensable.
- A coté d'études sur la pensée, les arts et les littératures asiatiques, FRANCE - ASIE offre aussi au lecteur des articles par les meilleurs écrivains français et d'abondantes notes et chroniques.

En vente au Caire dans les bonnes librairies

P.T. 20 l'exemplaire

On s'abonne auprès de la Revue du Caire

Un an P.T. 200

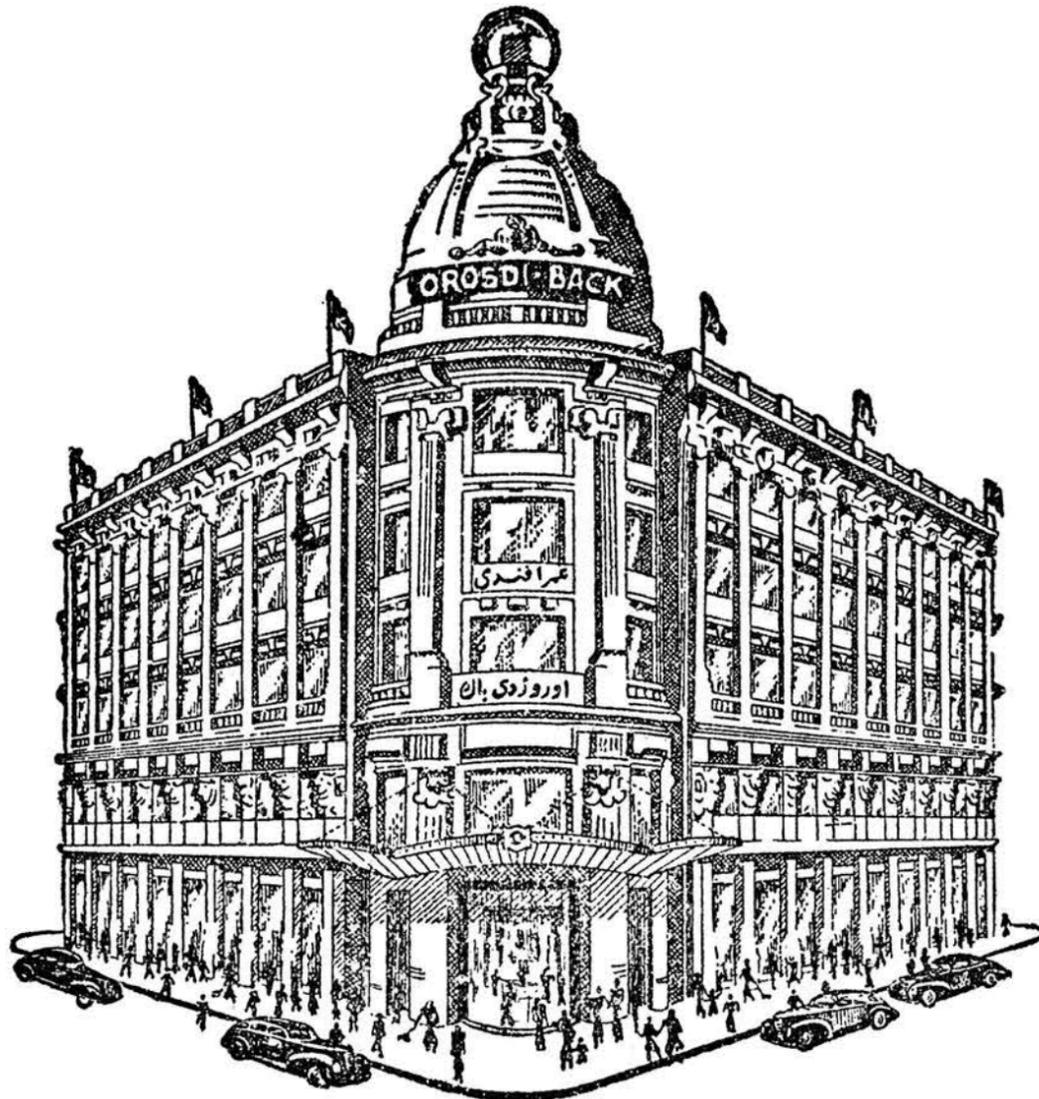
• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

NOUVEAUTÉS

DE PRINTEMPS

AUX
ÉTABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

LA
REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

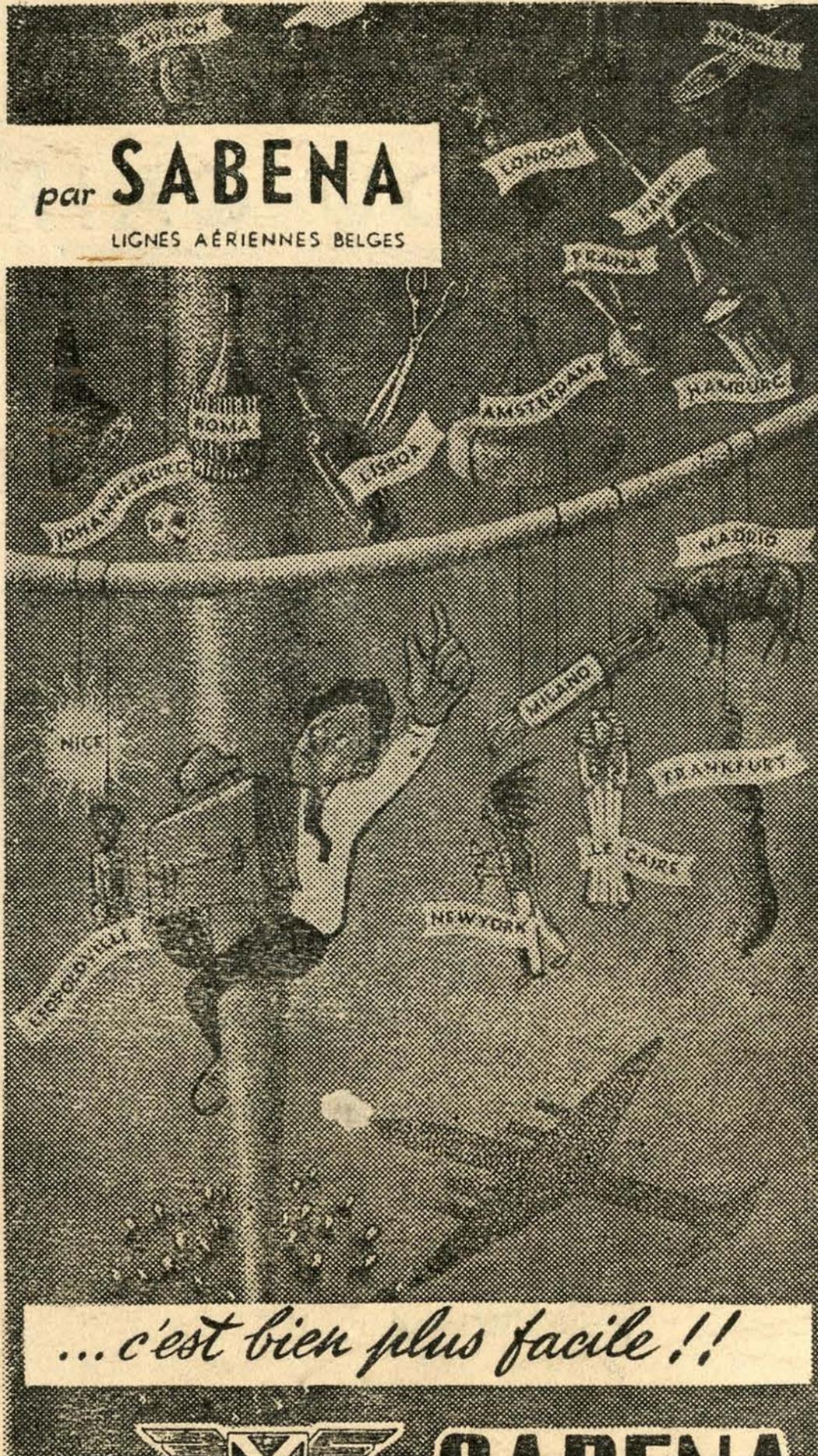
LE NUMÉRO : 15 PIASTRES.

Abonnements pour l'Égypte P.T. 150;
pour l'Étranger, P.T. 175.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts
tous les jours de 9 h. à 13 heures.

par **SABENA**

LIGNES AÉRIENNES BELGES



... c'est bien plus facile !!



SABENA

LIGNES AÉRIENNES BELGES

Pour tous renseignements, s'adresser
aux Agences de Voyage ou à la

SABENA

47, rue Abdel Khalek Saroit Pacha
Téi. 43525 - LE CAIRE